

BULLETIN SALESISIEN

Organe des Œuvres de Don Bosco
et de l'association des Coopérateurs Salesiens

XXVI^e ANNÉE — N^o 303 — SEPTEMBRE 1904.

SOMMAIRE: Le jeûne des Quatre-Temps et les Ordinations sacerdotales — Le représentant du Successeur de Don Bosco en Amérique — Le Congrès de Musique sacrée à Buenos-Ayres — Missions de Don Bosco: *Matto-Grosso, Équateur, Colombie* — Le Culte de Marie Auxiliatrice: *Turin, Torriane-Bordighera, Oświęcim* — Grâces de Notre Dame Auxiliatrice — Chronique salesienne: *Rome, Sliema (île de Malte), Barcelone, Iles Baléares, Port Porvenir (Patagonie), San Nicolas de los Arroyos (Argentine), Pologne, Turin, Nichteroy, Bethléem* — Vie de Mgr. Lasagna — Nécrologie: *Mme Henri Waterkeyn* — Coopérateurs défunts.

Le jeûne des Quatre-Temps et les Ordinations Sacerdotales

DANS un récent article paru au mois de juillet dernier et qui portait comme titre *Encourageons les vocations*, nous vous exhortions, bien chers Coopérateurs et zélées Coopératrices, à aimer de plus en plus l'œuvre des Vocations Sacerdotales et à la soutenir par vos prières ferventes, votre grand zèle et vos généreuses aumônes. Le mois de septembre dans lequel nous entrons nous ramène le jeûne des Quatre-Temps, et il me paraît bon de revenir sur ce sujet des Vocations à favoriser. Ce jeûne des Quatre-Temps, en effet, a pour but principal de demander à Dieu des prêtres selon son cœur, car c'est dans cette même semaine que

l'on ordonne les prêtres. Mais ces prêtres sont les ouvriers que Dieu envoie pour opérer ce que j'appellerais volontiers les récoltes de l'Église. Jésus-Christ, en effet, a jeté la semence de sa parole dans les cœurs, et cette semence a grandi; elle produit chaque jour des fruits dont la maturité s'annonce, et il a besoin d'ouvriers qui viennent recueillir cette ample moisson. Ces ouvriers, c'est Notre Seigneur qui les enverra, c'est lui seul qui peut, jusqu'à la fin des temps, perpétuer l'apostolat, le régénérer d'années en années, nous parler, non plus par la bouche de Pierre, de Jacques et de Jean, mais par la bouche de leurs successeurs, dans le

sacerdoce catholique. C'est donc lui qui est le maître de cette moisson des âmes, qu'il est venu évangéliser en parcourant les bourgs de la Judée; c'est lui qui enverra les ouvriers; mais il veut que notre humble prière prévienne ce grand acte de miséricorde; *Suppliez le maître de la moisson, nous dit-il, afin qu'il envoie des ouvriers pour moissonner à son profit.*

Aussi l'Église, fidèle à cette parole de son divin Fondateur, a-t-elle ordonné des prières et des jeûnes, chaque fois qu'il s'est agi d'imposer les mains aux prêtres et de leur confier l'administration des Sacrements avec la prédication de l'Évangile.

Telle a été sa pratique dans les siècles anciens jusqu'aujourd'hui. Ce fut après la prière et le jeûne que les Apôtres imposèrent les mains à Paul et à Barnabé pour les envoyer sous la direction du Saint-Esprit à l'œuvre pour laquelle Dieu les avait choisis. A leur tour Paul et Barnabé auront recours au jeûne et à la prière pour ordonner des prêtres dans chaque église. L'histoire a consigné le jeûne du peuple d'Orléans qui précéda l'élection de saint Euverte, les ordonnances du deuxième concile de Barcelone et du pape Anaclet, qui prescrivent le jeûne et au peuple et aux évêques consécrateurs. Dans sa vie de saint Médard, Fortunat nous apprend que le peuple de Tournai ne s'occupa d'élire un successeur à saint Éleuthère qu'après un jeûne de trois jours, et après l'offrande solennelle de la sainte Victime. L'empereur Zénon prescrivit un jeûne de quarante jours au peuple de Constantinople avant de procéder à l'élection d'un évêque. Saint Cyprien a-t-il quelqu'un à élever aux ordres? il sollicite avec instance les suffrages et les prières de son peuple.

De là vient la coutume universelle de n'ordonner les prêtres qu'en ces jours de jeûne, et particulièrement pendant le jeûne des Quatre-Temps. Oui, lorsqu'il s'agit de confier aux prêtres leur mission, l'église est en prière, elle demande aux fidèles le concours de leurs suffrages et de leurs jeûnes, parce que le sacerdoce est un fardeau qui dépasse de beaucoup les forces de l'homme. Il s'agit, en effet, de succéder à Jésus-Christ, de continuer l'œuvre de Jésus-Christ, d'agir avec les pouvoirs de Jésus-Christ. Le prêtre doit répéter au nom de Jésus-Christ cette parole formidable: *Vos péchés vous sont remis.* Le prêtre devenu Christ fait descendre le Christ sur l'autel, il le tient entre ses mains, ou plutôt le Fils de Dieu obéit à la voix du prêtre, ce Fils qui fait ses délices d'habiter parmi les enfants des hommes! Ce pouvoir que n'ont pas les Anges eux-mêmes, un homme en est revêtu, et dans ce redoutable mystère, c'est le prêtre qui agit, tandis que les anges l'assistent comme des serviteurs...

Un pouvoir si redoutable, et qui doit tant peser sur les épaules d'un chétif mortel, demande une préparation; et c'est pour cela que l'Église, prosternée devant Dieu passe dans le jeûne et la prière les jours qui précèdent la consécration des prêtres. Ses prières et ses jeûnes redisent au Seigneur: *que votre nom soit sanctifié*; que ces hommes chargés de tenir votre place auprès des autres hommes, ne fassent point défaut à votre appel, ne trahissent point vos intérêts, ne déshonorent point les saintes effusions de vos miséricordes. Que votre double esprit descende en eux, afin que leurs mains demeurent sans souillure, et toujours dignes de vous, puisqu'il a plu à votre bonté d'en faire le siège de votre amour.

En priant ainsi pour les intérêts de la gloire de Dieu, l'Église prie pour elle-même, car, vous le savez, c'est à ses ministres qu'elle a confié et qu'elle confie son honneur aux yeux des hommes. C'est du prêtre qu'elle attend sa consolation et sa force; c'est par lui qu'elle sera couronnée de gloire ou couverte d'opprobres; c'est lui qu'elle oppose à l'indignation de Dieu, qu'elle envoie fléchir la colère du Seigneur, allumée par l'ingratitude et la rébellion du peuple chrétien; c'est entre ses mains qu'elle remet la victime et l'encens de ses oblations, seules capables de l'apaiser. Si donc les intérêts de l'Église vous touchent, si l'honneur d'une mère, si la gloire du nom chrétien qui est votre nom, trouvent de l'écho dans votre âme, oh! je vous en conjure, priez pour les prêtres, priez et jeûnez pour ces hommes qui vont devenir les dépositaires de son honneur et de sa gloire. L'Église, en effet, se demande si ces ministres qu'elle ordonne soutiendront par leurs moeurs la pureté du sacerdoce, ou s'il ne la couvriront point d'un crêpe lugubre, par une conduite scandaleuse; s'ils se dirigeront selon des vues capricieuses, ou selon les règles immuables de l'Évangile; s'ils vont offrir le plus auguste des sacrifices, ou s'ils vont commettre le plus horrible des sacrilèges; s'ils seront les défenseurs intrépides ou les profanateurs du temple de Dieu. Oui, la gloire de l'Église est entre les mains du prêtre.

Mais c'est au milieu de vous que le prêtre doit exercer son auguste ministère. S'il a reçu la consécration sacerdotale, c'est pour vivre au milieu de vous, et, pour me servir d'un titre que se donnait saint Grégoire le Grand, c'est pour être le serviteur des serviteurs de Dieu. Or c'est de là même

que viendront toutes ses angoisses, toutes ses tribulations. Il doit porter aux malades une parole de résignation et de patience, aux mourants une parole d'espérance et de charité; mais souvent le cœur du malade et du mourant lui est fermé; il cherche à y pénétrer par l'onction, il parle de Dieu, il s'efforce de rallumer une dernière étincelle de piété, en rappelant le nom béni de Marie, et il s'aperçoit que les mots d'offense et de miséricorde ont perdu toute signification pour certaines âmes. Comme Jésus-Christ, son modèle, il doit semer les vertus dans les cœurs; mais ces cœurs ne sont, tantôt qu'un grand chemin que foulent à l'envi les frivoles pensées, les criminels désirs; tantôt que des endroits pierreux qui n'offrent à la semence divine aucune humidité, et la forcent bientôt de se dessécher; tantôt que des terrains couverts des épines de la convoitise, et où les germes du bien sont promptement déracinés et étouffés. Comme Jésus-Christ encore il doit avoir pour le vice des paroles sévères, et qui cependant ne soient pas dépourvues de bonté; il doit démasquer l'hypocrisie des Hérodes, des Pharisiens et des Scribes, et toutefois se montrer miséricordieux pour la femme de Samarie et pour la Marie Magdeleine. Mais ni Hérode, ni les Pharisiens ne veulent souffrir la réprimande, quelque douceur qui ait pu la tempérer; et, pour avoir obéi à sa conscience, le prêtre se voit traîner devant les tribunaux, ou bien désigner à la haine et aux insultes de ses ouailles. Au milieu de ces perplexités et de bien d'autres, resserré entre les lois de l'Évangile et les exigences du monde qui gronde, que fera le prêtre? Plaira-t-il au monde? Plaira-t-il à son Dieu? Pour plaire à Dieu, osera-

t-il braver la malveillance du monde? Ou, pour plaire au monde, s'exposera-t-il à se perdre pour l'éternité? Dans ses inquiétudes maternelles, l'Église prie, elle demande au peuple chrétien en ces jours de Quatre-Temps ses prières et ses jeûnes, afin que le prêtre mette fin au péché, qu'il fasse régner la justice éternelle, que ses paroles aient cette onction de la charité qui ramène à Dieu les pécheurs égarés, et cette force qui renversa Saul courant, bride abattue, sur le chemin de Damas. Vous ne pouvez pas vous refuser aux vœux réitérés de l'Église? N'est-ce point point pour vous-mêmes qu'elle demande

vos suffrages? Car le prêtre n'est élevé en dignité que pour le salut des fidèles; c'est auprès d'eux qu'il doit continuer le ministère de Jésus-Christ. Notre jeûne des Quatre-Temps demandera donc à Dieu des médecins habiles qui guérissent les maux de tant d'âmes, des consolateurs charitables qui les soulagent dans leurs afflictions, des guides fidèles pour les ramener de leurs égarements, des intercesseurs désintéressés qui cherchent, non pas leur profit, mais celui de Notre Seigneur Jésus-Christ, afin qu'ils puissent moissonner largement pour les greniers de Notre Père céleste.



LE REPRÉSENTANT DU SUCCESSEUR DE DON BOSCO EN AMÉRIQUE

*Extrait des lettres de Don Gusmano (Suite).**

Dans l'Équateur.

A la Mission de Gualaquiza — Le type jivaro — Son portrait.

Tandis que nous étions encore à l'église, remerciant le Seigneur de notre heureux voyage, les jivaros affluaient à la case de la Mission et présentaient à Don Albéra mais sans aucunes paroles les présents que leurs femmes avaient apportés et qui consistaient en *Yucca* et en *Plantanes*. De son côté D. Albéra leur distribua des aiguilles, du fil, des dés, des miroirs, des couteaux, des images, des crucifix, des médailles, des mouchoirs aux couleurs les plus vives et d'autres bibelots dont ils sont très avides et qu'ils recevaient avec une joie vraiment exubérante.

Le Jivaro est le sauvage le plus sympathique

*) Voir Bulletin d'Août.

et le plus intelligent, mais en même temps on doit ajouter qu'il est le plus redoutable et le plus terrible. Il n'a pas la taille du Patagon; il est même plus petit que le Coroados du Matto-Grosso. Il ne dépasse pas notre moyenne bien qu'il soit fort trapu, mais sa stature altière prête à l'illusion et le fait prendre pour une personne plus grande qu'elle ne l'est en réalité; la tête droite et majestueuse révèle l'intelligence, la démarche fière et agitée indique la vivacité et la fermeté. Dans le jivaro tout est naturel, la démarche, la vie, et même l'exubérance de cette même vie. La chevelure est abondante et d'un noir resplendissant comme de la soie; le jivaro met un soin extraordinaire à la soigner, à la peigner, à la tresser et à la parfumer; la couleur du visage est brune et elle est produite par le climat, et aussi, disons-le, par la négligence que l'indien a de son visage. On

a répété que le jivaro est de couleur cuivrée ou d'un rouge-cuivre tendant vers le jaune: cette illusion provient le plus souvent du tatouage, dont ils sont les adeptes passionnés. Ce tatouage consiste à écraser dans le creux de la main certaines graines qui contiennent des couleurs très vives et à s'en oindre le visage et toutes les autres parties du corps qui sont à découvert, en y traçant les figures les plus étranges, les plus fantastiques.

La note caractéristique pour le jivaro est l'absence totale de barbe; il en est honteux et il affecte souvent de se dessiner de formidables moustaches et quelque fois même de se teindre complètement en noir la mâchoire inférieure. Je le repète ici: le jivaro est un type aimable et sympathique, le type le plus parfait de l'indien et qui n'a guère à envier au type européen; cependant son caractère est astucieux, égoïste, vindicatif, cherchant en tout et toujours le repos et le plaisir. Il ne peut souffrir aucunes lois; il ne veut supporter aucun joug qui puisse mettre obstacle à son indépendance; s'il vient à s'apercevoir qu'on tend à amoindrir sa liberté, il vous répond avec arrogance que le jivaro est libre, que personne ne lui est supérieur et n'a droit sur lui.

Habitations et vêtements.

Les jivaros demeurent ordinairement dans de grandes cases à forme octogone, qui varient entre 12 et 25 mètres de longueur sur autant de largeur, et qui contiennent, chacune, quatre ou six familles. Elles sont construites sur un fondement de *chionna*, sorte de bois de fer ainsi nommé à cause de sa dureté, le toit toujours en pointe est élégamment travaillé et s'élève à cinq ou six mètres de hauteur; chaque case a deux portes, l'une pour les femmes, l'autre pour les hommes, et ceux-ci dorment toujours ayant après d'eux leur inséparable lance qu'ils saisissent et brandissent au premier bruit. Toutes ces familles se partagent en tribus amies ou ennemies, selon qu'il y a entre elles des liens de parenté, d'amitié et de commerce ou qu'il n'en existe pas. Quand une tribu est menacée par une autre, le capitaine s'empresse aussitôt de construire sa *choza* ou hutte à l'endroit qui

lui semble le plus élevé, l'établissant sur des pieux solides qui ne manquent pas dans la forêt et l'entourant de pièges et de trappes, puis au moyen d'un porte-voix très puissant il appelle à ses côtés tous ceux qui dépendent de lui.

On trouve dans les cases peu de mobilier; un lit formé par une table élevée d'environ un mètre au dessus de la terre, très inclinée et si courte qu'elle laisse les pieds dépasser. Les jivaros ne connaissent ni les draps de lit, ni les couvertures, ni les oreillers; ils s'étendent comme ils peuvent et dorment à satiété. Peu d'ustensiles de ménage chez eux: quelques pots et des écuelles de terre, une corbeille que les femmes mettent sur leur dos, une hache, une lance et quelques armes pour la chasse exclusivement réservée aux hommes, un assez grand mais très léger bouclier de bois, rond, d'un diamètre de 0, 70 centimètres, tout ou plus 80 centimètres, dont le jivaro se sert pour sa défense personnelle; le bois en est si résistant que les lances ne parviennent jamais à le traverser; un carquois avec des flèches empoisonnées, deux paniers de forme différente qui renferment les vêtements ou plutôt les ornements des hommes et des femmes. Cet habillement est de la plus grande simplicité; il consiste pour les hommes en une large bande qui lui ceint les reins et descend jusqu'aux genoux; cette bande s'appelle *itipi*; les *tarachi* de la femme jivaraise sont un peu plus longs et ont presque la forme d'une chemise sans manches. Quant au reste de leur corps ils le décorent de peintures; ils le peignent avec les couleurs les plus variées et de la manière la plus bizarre. La peinture pour les sauvages est ce qui le préoccupe le plus, et aux jours de gala, ils y ajoutent des guirlandes composées de sonnettes de toutes sorte, de coquillages et de noyaux de fruits.

Visites des Jivaros — Leur éloquence.

Quand un jivaro se dispose à faire visite à quelqu'un, il se suspend au cou la bourse dans laquelle est renfermé l'*itipi*, les ornements de gala, le miroir et les différentes couleurs; il se baigne dans l'eau avant d'arriver à la maison de celui qu'il veut visiter; il secoue sa longue chevelure, la peigne et la dispose avec beau-

coup de symétrie, puis il l'entoure du *tendema*, c'est-à-dire, d'une couronne de brillantes plumes; il prend alors son miroir et avec toute la délicatesse qu'y mettrait une dame, il se fard le visage, il trace des dessins sur sa poitrine, il s'arrange tout le corps sur lequel il enroule le fameux *itipi*, et cela fait, il embouche une corne qui résonne majestueusement et par ce moyen annonce son arrivée. Il pénètre dans la case et va aussitôt s'asseoir sans rien dire, près du propriétaire qui ne lui en fera l'invitation qu'après avoir d'abord ébouriffé ses cheveux et les avoir ensuite arrangés, mis lui aussi le *tendema*, l'*itipi* et quantité de fard sur le visage et la poitrine. Ce n'est qu'alors que l'hôte s'assied près du visiteur ami à qui il cède la parole. « Drame splendide, dit le P. Varas, et qui devrait être plutôt photographié que décrit. Jamais on n'a entendu éloquence plus mâle. La conversation que nous entendons n'est pas soutenue par des hommes, mais par des lions. Oui si les lions avaient la faculté de parler, ils disposeraient leur crinière comme les jivaros le font pour leur chevelure, ils agiteraient non seulement les épaules mais encore tout le corps, ils discuteraient avec la rapidité et le brio des jivaros, ils seraient terribles et aussi assourdissants; le timbre de leur voix révélerait la force de leur esprit et combien il y a à redouter leurs projets. » Telle est en effet l'éloquence et le mode de discussion de ces bons jivaros: une voix de stentor, le corps tout entier en mouvement, les pieds et les mains s'agitent, la poitrine se bombe, les yeux scintillent, le front brille, la tête se meut, la chevelure s'agite, se déroule et finit par tomber sur les épaules. Il semble, au premier abord, que l'on se trouve en présence d'hommes vraiment possédés, tant est grande leur agitation, la véhémence de leurs cris, de leurs gestes, la puissance d'imagination avec laquelle ils parlent. »

Remarquons que tandis que l'un parle, l'autre garde un silence absolu ou ne répond que par ces monosyllabes; *non! oui! bien*, etc. etc, et quand le premier orateur s'arrête, c'est le tour du second qui sera aussi fidèlement écouté.

Lorsque les visiteurs sont nombreux, c'est en plein air que se font les réceptions; on désigne deux ou trois hommes pour prendre la parole et ils commencent aussitôt. Imaginez-vous quatre

Jivaros, debout, en face les uns des autres, dans leur plus belle tenue, la lance à la main, le cœur rempli de l'esprit de haine et de vengeance, et parlant avec furie au nom de leur tribu, de leur famille, d'eux-mêmes. Les lances s'agitent rapides, terribles; le jivaro parle de batailles, de combats, de vengeance, de meurtre, mais, à dire vrai, c'est plutôt la lance qui parle, qui donne du mouvement, de la vie, à ce qu'exprime le jivaro, etc. etc. Un missionnaire, le P. Delgado, qui a fait une étude spéciale sur les Jivaros et leur langue, a dit de celle-ci que le jivaraï est une langue parfaite, philosophique, sentimentale et pour ainsi dire plus riche que la langue espagnole ou d'autres langues européennes.

Religion des Jivaros — La shanza.

Il a été beaucoup parlé de la religion des jivaros: en réalité ils n'ont ni sacrifices ni sacerdoce proprement dit. Cependant on trouve chez eux quelque chose qui supplée réellement à ces manquements. Je dis *réellement*, car ignorant complètement les dogmes de notre sainte religion, ils sont tellement enfoncés dans le matérialisme et le sensualisme qu'ils ne peuvent pas concevoir l'idée de la spiritualité de l'âme. Ils écoutent, avec l'étonnement de bons incroyables, le récit de la création, de la rédemption, et l'existence du paradis, de l'enfer leur paraissent une fable. Ils croient, certes, en une divinité, mais c'est une divinité inerte qui ne s'ingère pas dans les affaires de ce monde; et pour eux les fêtes sont le principe de tout bien comme les ennemis sont le principe de tout mal.

Les nouveaux mariés fêtent la plantation du *yucca* et du *platane*, mais la plantation du *tabac* est encore plus solennelle, car elle est instituée, disent-ils pour la multiplication des animaux. Mais la vraie fête, la principale, celle qui absorbe tous leurs soins, est la fête de la *shanza*. Que nos lecteurs veuillent bien se rappeler les détails qui ont été donnés dans le *Bulletin* dernier touchant ces solennités pleines de barbarie et d'atrocités sans nom.

Abaissement de la femme jivaro — Elle n'est pas la compagne de l'homme mais bien son esclave.

Nous approchons du jour de notre départ; D. Albéra qui tenait à se former une idée exacte

de la mission, voulut visiter les jivaros dans leurs cases mêmes; nous pénétrons donc dans les bois à la suite d'un jivaro qui nous sert de guide et bientôt nous nous trouvons la première *choza*. Il n'y a pas besoin de demander quel est le chef de famille, cela se voit de suite. C'est un roi, et un roi absolu, despotique, ayant droit de vie et de mort sur toute sa famille. Pour lui, la chasse, la guerre; pour la femme tous les autres travaux, toutes les fatigues sans exception.

La femme! C'est au christianisme qu'elle doit d'avoir été rétablie dans sa dignité de compagne de l'homme, et là où ne se fait pas sentir l'influence de la religion, elle n'est qu'une esclave et une esclave seulement. Oh! alors, quel triste sort que le sien! Il était réservé au sauvage, a écrit un auteur anglais, de montrer au monde jusqu'à quel point d'abaissement Satan a pu faire descendre les filles de cette Eve qu'il poussa à la faute de la désobéissance; il était réservé par dessus-tout au jivaro de faire peser sur ces pauvres et faibles créatures tous les maux d'un paganisme vieux et corrompu. Si le jivaro était philosophe, il se poserait encore aujourd'hui la question que l'on se posait au temps de Néron, à savoir si la femme a une âme et si cette âme est de même nature que celle de l'homme.

Pour les Jivaros la femme, encore une fois, n'est pas la compagne de l'homme, elle n'est pas l'os de ses os, la chair de sa chair, elle n'en est que la vile esclave; elle ne peut prétendre ni aux égards ni aux honneurs dus à l'homme. Etre femme est déjà un châtement, une marque d'infamie qui la rend sujette à toutes les privations, et il semble que l'homme ait la mission de la faire souffrir et de lui rendre la vie plus pénible qu'il lui est possible. La femme jivaro ne doit jamais agir de sa propre volonté: jeune fille, elle dépend de ses parents qui peuvent la céder à qui bon leur semble, sans aucun accord; mariée elle est l'esclave de son mari; veuve, de ses enfants mâles. Pour elle le mari est une sorte de divinité à qui elle ne doit pas seulement amour, fidélité et obéissance, mais bien réellement un vrai culte. Elle prépare la nourriture et tout ce qui lui est nécessaire; la dernière au repos, la première à être debout! L'abandon les sévices, le mépris, voilà le lot de la femme jivaro, c'est là son pain quotidien.

Élevés dans l'esprit de haine et de vengeance — Le mathé, le mothe, la *cicia*.

J'ai dit que la femme est la première à se lever et elle doit de très grand matin apprêter la *cicia* à son époux qui, après en avoir absorbé plusieurs tasses, commence alors sa journée parlementaire; ce n'est en effet qu'une longue parlotte sans interruption, qui lui donne la facilité de montrer la force de ses poumons. Le sujet en est toujours le même; il ne fait que raconter ses faits glorieux, redire les victoires qu'il a remportées sur les ennemis, les prodiges de valeur accomplis, élever ses ancêtres au ciel, glorifier ses amis, abaisser et avilir ses ennemis. Lorsque ses enfants mâles sont présents, il leur cite les noms, décrit avec les couleurs les plus noires les atrocités qui ont été commises contre lui et les siens; il excite leur haine, les fait jurer de se venger, il leur montre que c'est là leur devoir et qu'ils ne doivent pas avoir d'autre but dans leur existence que de compléter la vengeance que le temps et les circonstances n'ont pas permis à leur père d'effectuer, et ainsi de perpétuer cette vie de continuelles trahisons, d'assassinats et de meurtres dont sont incapables les animaux les plus féroces. Une fois que les fils ont juré haine implacable et vengeance à outrance, le père prononce ces paroles: « Béni soit le fils qui agira ainsi; que l'abondance remplisse sa maison, que la *yucca* (sorte de pomme de terre, bien supérieure à la nôtre) croisse et se développe savoureuse, que la *cicia* ne vienne jamais à manquer; que la famille soit toujours heureuse et que des fils naissent nombreux, vaillants et robustes à l'imitation de leur père, que les animaux domestiques (porcs) se multiplient et que les chiens soient bien adroits à la chasse; que la lance soit terrible et que la flèche, se détachant de l'arc, ne manque jamais son but, que ces mêmes fils retournent de la chasse ou de la pêche chargés d'un grand butin; qu'ils soient l'épouvante et la terreur de leurs ennemis particuliers et qu'ils sortent toujours vainqueurs de la lutte; enfin, que le génie noir de la forêt leur soit propice et ne leur fasse jamais de mal. » A peine le père a-t-il terminé ces souhaits qu'il continue avec l'intention d'affermir de plus en plus ses fils dans ces dispositions: « Que maudits soient

les fils pusillanimes et d'esprit vil, qui ne sauront pas glorifier les cendres de leur père défunt, qui ne le vengeront pas de son ennemi et le laisseront humilié et confus dans la poussière, etc. etc. »

En lisant ces atroces paroles, la pensée se reporte vers la pathétique bénédiction du patriarche Isaac à Jacob: «Que le Seigneur te donne la rosée du ciel, la graisse de la terre et l'abondance du froment et du vin. Que tous les peuples te servent, que toutes les tribus t'adorent. Sois le seigneur et maître de tous tes frères et que les petits-enfants de ta mère s'inclinent devant toi. Maudit soit celui qui te maudira, et qu'il soit comblé de bénédictions celui qui te bénira! » Quelle différence de langage! Et penser que cette idée de la vengeance le jivaro la suce avec le lait maternel! Celui-ci cesse bientôt, mais la vengeance se développe continuellement; chaque matin on l'y ait penser, ainsi que dans les circonstances solennelles. S'il arrive hélas! de faire prisonniers de jeunes jivaros d'une famille ennemie, on les conduit vivants aux *choze* pour les livrer aux propres enfants, les faire massacrer par eux et ainsi enlever la répugnance que l'on éprouve naturellement à verser le sang de son prochain. Voilà ce qui explique la cause et le motif des luttes continuelles et acharnées entre les jivaros. Ils n'ont pas d'autel, mais s'ils en avaient un, ils imiteraient Annibal, et dès leur plus tendre enfance et plus de cent fois par jour ils jureraient vengeance, haine et la perte de leurs ennemis.

Pendant tout le temps qu'a duré ce discours, le jivaro a absorbé une douzaine de tasses de *cicia*; le soleil commence à darder ses chauds rayons; c'est le moment pour ce despote de prendre ses armes ou ses filets et de partir pour la pêche ou la chasse, à moins qu'il n'aïlle faire des visites.

Dans notre voyage à travers l'Amérique nous avons plus d'une fois dû nous faire violence pour avaler du *mathé*, sorte de boisson très aromatique, il est vrai, mais que l'on doit prendre avec la même chalumeau qui a déjà servi à bien d'autres avant vous; nous avons étanché notre soif avec certains liquides où l'on pouvait facilement et sans l'aide de microscope, constater la présence de nombreux microbes; d'autre

part le *mothe*, qui est du maïs bouilli mais sans sel nous avait souvent calmé la faim et je passais pour l'un des moins difficiles puisque j'étais arrivé à manger et à boire ce que des confrères depuis plusieurs années en Amérique n'avaient jamais pu approcher de leurs lèvres. Mais je dus renoncer à boire la *Cicia*, comme il me faut renoncer à décrire cette nourriture-boisson, tant est écœurante la sensation que l'on éprouve, en la voyant confectionner. Et je savais que le jivaro l'offre toujours à ses visiteurs et qu'il se regarde comme offensé si on la refuse!

Juanchi et Brujos — Difficultés dans la conversion des Jivaros.

Bien que très robustes, les jivaros sont ennemis du travail et cependant malgré leur paresse ils sont rarement malades; d'ailleurs ils n'en ont pas souvent le temps puisqu'ils sont toujours à s'entretenir. Ils ont néanmoins, eux aussi, leur part du triste héritage de nos premiers parents et ils sont terrassés par les maladies. Ils croient à l'influence du *juanchi*, c'est-à-dire, du démon, mais cependant ils estiment qu'il n'a de pouvoir que sur les femmes, les enfants ou les vieillards. Lorsqu'on voit un jeune homme courageux, un vaillant guerrier, un capitaine invincible, s'arrêter et s'aliter, leur orgueil fait croire que ce ne peut être que l'œuvre d'un notable *Brujo*, c'est-à-dire d'un homme surhumain; c'est là la conception qu'ils se font d'un *Brujo*. Les jivaros ne savent pas comprendre que Dieu dans sa bonté puisse permettre et même vouloir la mort, et alors le pauvre patient couché sur son lit de douleur ne fait pas autre chose que se lamenter sur son triste sort et conjurer qu'on lui trouve un *Brujo* valeureux qui lui enlève du corps les maléfices qui y ont été jetés et en même temps qui lui indique celui qui les y a introduits afin d'en tirer une cruelle vengeance.

Les *Brujos* ne sont pas tant des médecins que de génies malfaisants, pour ne pas dire, les bourreaux de ces pauvres jivaros; ce n'est pas qu'ils leur inoculent le mal ou qu'ils leur administrent des remèdes nuisibles, mais il semble qu'ils ont reçu la triste mission d'attiser toujours plus fort le feu de la vengeance qui les dévore; toute maladie et toute mort sont prétexte à désigner quel en a été l'auteur, et

s'il se trouve que ce soit un jivaro, la moindre peine que celui-ci ait à subir est la peine de mort.

Les *Brujos* savent bien que si le malade ne guérit pas, ce sera souvent contre-eux-mêmes que se tournera la vengeance; c'est pourquoi si la maladie est grave et qu'il n'y a pas d'espérance de guérison, il est extrêmement rare qu'on trouve un *Brujo* pour soigner le malade, ou, si malheureusement le charlatan ne peut se dispenser de le visiter, il ne le fera que la nuit, ap-

manque également les ressources pécuniaires et surtout le personnel; il n'est guère prudent en effet d'exposer à la rage aveugle des sauvages la vie d'un ou de deux missionnaires, il convient que l'on y en envoie un nombre assez grand qui puisse faire montre de sa force et de la puissance de ses armes, car c'est là l'unique argument ou du moins le meilleur qui puisse tenir en respect ces pauvres sauvages.

Les difficultés pour l'évangélisation des Jivaros sont au dessus de tout ce que l'on pourrait



Iles Açores — Vue de la ville d'Angra (p. 222).

portant avec lui, mais les tenant cachées, des araignées, des mouches, etc., puis se penchant sur le corps de l'infirmes et pressant ou aspirant la partie malade, il fait remarquer qu'il vient d'en extraire ces objets qui y avaient été mis par tel ou tel et il a bien soin d'ajouter que le malade ne pourra guérir radicalement que s'il promet de se venger.

Tout ce que je viens de dire jusqu'ici ne convient pas au jivaro adouci, et dégrossi par les missionnaires, mais bien aux jivaros encore sauvages vivant sur le territoire de Mendez et Gualaquiza et dont le nombre dépasse encore certainement plusieurs milliers. Pour le moment, le centre de la Mission est à Gualaquiza; pour arriver à Mendez il faut prendre un guide et marcher pendant six ou sept jours à travers des forêts vierges où l'on est souvent obligé de se frayer un passage à coups de hache. Il nous

imaginer; il y a déjà trois siècles que l'on y travaille avec ardeur mais sans pouvoir écarter toutes ces difficultés et il suffit de signaler le zèle des fils de Saint Ignace de Loyola et de saint Dominique, ces véritables modèles de l'apostolat, et les faibles résultats qu'ils ont obtenu sur ce terrain défavorable.

Vie de sacrifice des missionnaires.

Le sacrifice est le premier acte de coopération que Dieu réclame d'un missionnaire pour la redemption des sauvages. Nos chers confrères le firent généreusement lorsque s'arrachant des bras de D. Bosco mourant, ils s'embarquèrent pour l'Équateur. Abandonner la famille, la patrie, laisser les supérieurs, les confrères au milieu desquels se sont écoulées les premières et si belles années de la jeunesse; renoncer à mille espérances, à tant de beaux projets, pour aller

s'ensevelir dans une forêt au milieu de gens qui non seulement ne savent pas apprécier le sacrifice mais trop souvent le récompensent par la plus noire ingratitude.

La case qu'habitent les missionnaires est tout ce qu'il y a de plus misérable. Simplement enduite de boue il n'est pas rare que ce crépit se fende et tombe, faisant de larges trous qui permettent à l'air de pénétrer plus facilement qu'on ne le voudrait. Ajoutons que par ces mêmes trous et par le manque de vitres aux fenêtres, le passage est laissé libre pendant la nuit à tous les insectes qui ne se font pas faute de satisfaire leur voracité sur le jeune sang des confrères. Le climat très chaud et par conséquent énervant réclamerait pour ceux-ci une nourriture substantielle. Hélas! il n'en est pas ainsi. Je ne sais pas quelle est pendant l'année leur menu, mais je puis affirmer que durant le séjour du Visiteur extraordinaire à Gualaquiza nous n'avons vu à table ni *pain*, ni *vin*; la soupe était invariablement faite avec des *platanes* taillées à la manière de nos pommes de terre; ces mêmes *platanes* servaient de plat de résistance au milieu duquel on voyait flotter quelques morceaux de viande sèche, inabordable aux dents les plus solides; le dessert se composait de *platanes* avec

du sucre, et au milieu de la table, sur des feuilles vertes on voyait encore symétriquement disposées des tranches très blanches de platane bouilli, donnant à ceux qui n'en pouvaient s'en passer, l'illusion du pain.

Nos chers confrères sont à trois jours de marche de tout centre de population et ils ne peuvent faire leurs provisions qu'à certaines dates. Or, la farine qui n'est pas mouillée par la pluie risque bien d'être trempée au passage des torrents, et même il suffit de l'humidité et de la chaleur qui, à Gualaquiza, fermentent un ver qui la rend bientôt hors de service. La physionomie chétive de nos pauvres confrères était un grand sujet de douleur pour D. Albéra; plusieurs souffraient des yeux, mais tenaient bon quand même. D. Albéra me répétait: «Il n'est pas possible que ces chers confrères puissent résister longtemps sous un tel climat: il faudra les changer de résidence après quelques années écoulées ici: c'est de toute nécessité.» Il n'y en a pas un cependant qui demande à être remplacé; le sacrifice de ces bons amis est complet, généreux; leur unique pensée, leur seule sollicitude va à l'amélioration des pauvres sauvages.

(A suivre)

Le Congrès de Musique sacrée

À BUENOS-AYRES

Délibérations - Résolutions.

Nous recommandons de lire avec beaucoup d'attention les sages résolutions qui suivent et qui ont été dictées par le Congrès de Musique sacrée, tenu à Buenos-Ayres les 11, 12 et 13 avril de cette année, et d'après le *Motu proprio* pontifical dont la pratique fait loi pour toutes les église catholiques du monde entier.

1.

Considérant que les défauts principaux qui nuisent en général au chant grégorien de notre temps, proviennent de l'adoption de mélodies non authentiques et de leur mauvaise interprétation et exécution, le Congrès de Musique sacrée fait des vœux afin que:

1° On abandonne d'une manière absolue dans les fonctions liturgiques toute mélodie qui ne se trouve pas dans les livres vraiment liturgiques, et en attendant qu'on publie quelque édition officielle du chant grégorien, que l'on choisisse celle qui est la plus conforme à l'esprit du Motu proprio de S. S. Pie X sur la Musique sacrée, aux dispositions du règlement qui y est annexé ainsi qu'au décret de la S. Congrégation des Rites en date du 8 janvier de cette même année, dont la lecture nous apprend d'une manière très claire quelle est l'intention du Souverain-Pontife à ce sujet.

2° On donne beaucoup d'importance à l'interprétation rationnelle et artistique des mélodies

grégoriennes et à leur parfaite exécution, d'après les enseignements et la pratique des bons maîtres.

II.

Considérant que la volonté exprimée par S. S. le Pape est qu'on cultive avec amour et diligence le chant grégorien dans les Séminaires et les Instituts ecclésiastiques, le Congrès pense que pour atteindre ce but il est très efficace :

1° Qu'on établisse dans les Séminaires des cours réguliers et obligatoires de chant grégorien, faisant partie du plan général des études, avec le stimulant et l'attrait des examens et des prix correspondants, d'après le désir du Souverain-Pontife qui recommande aux Supérieurs « d'être prodigues d'encouragements et de louanges envers leurs jeunes subordonnés. »

2° Qu'on introduise dans les Séminaires où elle n'existe pas encore la coutume des Messes et des Vêpres chantées les dimanches et les jours de fête, ainsi que l'exécution de quelques morceaux de chant grégorien qui ne soient pas très longs (motets, hymnes, etc.) pendant les messes basses quotidiennes.

III.

Considérant l'influence que peuvent exercer les communautés religieuses sur la forme du chant grégorien, le Congrès les prie instamment de la propager par tous les moyens dont elles peuvent disposer. A cet effet il serait très opportun d'établir des classes de plain-chant dans leurs écoles apostoliques, noviciats, maisons de formation à l'état ecclésiastique et religieux, et dans les établissements d'éducation qui en dépendent, tout en adoptant, autant que faire se peut, les moyens indiqués pour les Séminaires.

IV.

Considérant que le chant ecclésiastique est un moyen puissant pour exciter l'esprit religieux des fidèles, le Congrès juge très convenable que MM. les curés se servent de leurs écoles paroissiales (dont l'institution est tant recommandée par le Concile plénier latin-américain de récente tenue), des Associations religieuses, des Patronages et des collèges catholiques existant sur leur paroisse, pour former des chœurs d'enfants et d'adultes destinés à cultiver et à propager le chant grégorien. En pratique il serait très bon de profiter du catéchisme, en y faisant chanter avant et après la réunion, des mélodies faciles, d'établir pour les enfants des messes spéciales pendant lesquelles ceux-ci pourraient exécuter des cantiques variés, ce qui serait un grand pas vers l'établissement régulier des messes et des vêpres chantées aux jours de fête et qui donnent déjà tant de fruits excellents dans quelques paroisses.

V.

Considérant qu'il est d'une très haute importance pour les fins indiquées dans la résolution première d'adopter de bons textes d'enseignement du chant grégorien, le Congrès recommande pour les élèves le « Manuel de chant grégorien, d'après la vraie tradition, du Père Eustache de Uriarte » et pour les maîtres le « traité théorique-pratique » du même auteur. Sont excellents aussi à consulter, particulièrement dans la partie doctrinale, les ouvrages du R. R. P. abbé Dom Pothier (les mélodies grégoriennes), Bonuzzi, Haberl (Magister choralis), Kieule, Schmid, etc.

VI.

Considérant que les prêtres pour exercer leur ministère doivent être bien instruits et se perfectionner toujours davantage dans le chant ecclésiastique, le Congrès reconnaît qu'il est opportun de fonder à leur usage un cours de chant grégorien dans la forme conseillée par les circonstances.

Nos lecteurs ont lu dans le *Bulletin* de juillet la lettre adressée à Don Rua, par laquelle Pie X le félicitait de la tenue et des propositions pratiques du Congrès de Musique et envoyait la Bénédiction Apostolique à tous les Congressistes.

Nous ajouterons à ces importants documents que depuis l'apparition du *Motu proprio* papal, il s'est formé à l'Oratoire de Turin sous la direction de Don Bertello, membre du Chapitre Supérieur de notre Pieuse Société une Commission du chant grégorien et de la musique sacrée. Cette Commission s'est aussitôt mise à l'ouvrage pour répondre le plus promptement possible et de la manière la plus satisfaisante, aux intentions du Souverain Pontife, et nous pouvons dire que d'ici peu de temps il sera bientôt publié une petite méthode élémentaire du chant grégorien à l'usage des enfants de nos oratoires, due à la science de Don Baratta. De même Don Grosso et Don Pagella travaillent à la confection d'une méthode plus développée, qui sera mise entre les mains des maîtres de plain-chant et des jeunes clercs de la Congrégation. Quant à la musique sacrée, la même Commission a donné mission au chevalier Dogliani de composer une courte méthode élémentaire de musique de chœur à l'usage des enfants.

Nous ne manquerons pas de signaler l'apparition de chacune de ces œuvres.



MATTO-GROSSO

La mission des Indiens Coroados Borôrôs

(Relation de Don Turriccia) *

La transmigration des âmes — Apparitions des Aruè, ou des âmes des morts.

Les Bororos croient aussi à la transmigration des âmes dans d'autres corps. Les bons sont heureux dans le ciel avec *Murebba* et les méchants souffrent de la faim et de la soif sans jamais être satisfaits. Mais d'après eux-mêmes tous les Coroados sont bons et par conséquent sont placés près de *Marebba*. Lorsque quelqu'un d'entre eux vient à mourir, ils croient que son âme passe dans le corps d'un animal duquel il peut être délivré. Et c'est la raison qui les empêche de manger de la chair de cerfs, d'autruches ou de tigres, car ils disent que dans ces animaux se trouvent les âmes de leurs défunts. Ils se contentent de tuer les tigres; la mort d'un tigre est absolument indispensable à un veuf qui veut contracter une nouvelle alliance. car c'est la seule manière de délivrer de toute souffrance sa première femme et de se rendre lui-même libre.

Le retour d'une chasse au tigre est pour eux l'occasion de grandes fêtes qui se font toujours la nuit. Un certain soir au coucher du soleil, je les vis prendre une peau de tigre étendue sur une espèce de *marco*. Ils la placèrent droite en l'assujettissant avec des bâtons, et devant elle vint s'asseoir le *bari* Michel. S'accompagnant du *poare* (c'est une calebasse remplie de petits cailloux que l'on agite et qui produit un son à peu près semblable à celui que l'on tirerait d'un tambour

à la peau flasque) il se mit à murmurer certaines paroles à voix basse. A un certain moment trois des capitaines vêtus d'énormes *panicos* (affreuses robes) s'approchèrent et jouant aussi du *poare* chantèrent, les yeux fermés: suivant le rythme de cette étrange musique ils se penchaient vers la terre ou se relevaient sans interruption, tels des métronomes vivants. Puis ce furent les femmes qui se plaçant derrière les capitaines continuèrent cette horrible mélodie mais à l'octave supérieure. Enfin les enfants, garçons et filles, s'empressèrent d'accourir et de faire chorus. Nous en eûmes bientôt assez de ce concert bizarre et nous retirâmes. Lorsque le lendemain matin à 5 heures nous nous levâmes, les chants continuaient encore aussi nourris, aussi criards: nos bons Bororos avaient commencé la veille à sept heures du soir!

Les Bororos croient encore que les *Aruè* ou âmes des défunts peuvent encore revenir sur cette terre et apparaître à leurs parents, et beaucoup, sinon tous, croient que dix ans après la mort d'un de leurs proches, ils peuvent l'appeler là, et comme ils le désirent. Ce désir, ils l'expriment, à ce qu'il paraît à leur *Bari* qui doit lui-même fixer le jour de l'apparition du défunt ou de la défunte. Ce jour étant arrivé, on place autour de la porte du *Baito* une palissade semicirculaire faite de bâtons et de branches, comme pour en défendre le passage aux étrangers, puis à un certain moment on appelle les parents des défunts. Ceux-ci s'empressent d'accourir, porteurs de présents et tout prêts à manifester les derniers témoignages de leur affection en se faisant de profondes incisions sur tout le corps. Pour cette circonstance la porte du *Baito* est considérablement agrandie et disposée de telle sorte qu'à un signal donné, elle tombe tout-à-coup pour donner passage aux âmes qui s'avancent au bruit des pleurnicheries et des lamentations de leurs parents. Généralement il n'y a pas plus de

* Voir Bulletin de Juillet.

deux âmes et elles se présentent le visage voilé, marchant suivant un certain rythme spécial, mais elles ne paraissent émues ni par les plaintes ni même par les généreuses offrandes des parentes, car ce ne sont que des femmes. C'est que en réalité ces âmes ne sont autres que deux jeunes gens masqués! Il arriva un certain jour à la Supérieure des Sœurs d'assister à cette cérémonie, et il lui fut facile d'examiner et de reconnaître les deux individus, mais elle dut promettre aux *Baris* de ne pas dévoiler ces noms aux femmes et de garder fidèlement le secret. Ce ne fut qu'à cette condition que les hommes se calmèrent. Il est vraiment curieux de voir comment s'habillent ces prétendues âmes. Sur la tête on fixe un casque énorme de cire d'une épaisseur de plusieurs centimètres, dans lequel on enfonce un certain nombre de flèches, quelquefois jusqu'à 30, et ces flèches empennées donnent aux personnes un aspect gigantesque; sur le visage on place un masque de filaments de feuilles enduites de cire, enfin à la ceinture pend une sorte de jupon, fait de feuilles de palmier. Pauvres Indiens!

Leur culte pour les trépassés.

Pendant le fameux *Bacururù* des morts, il y a encore une autre cérémonie qui confirme bien ce que j'ai déjà dit. Ils donnent nom d'*Aigi* à un morceau de bois plat d'environ 25 centimètres de long sur 8 de large, plus gros à une extrémité qu'à l'autre et retenu à une ficelle assez longue, et ils font tourner cet *Aigi* autour de leur tête avec une effrayante rapidité, et un sifflement aigu, disant que c'est là le symbole de l'âme du défunt qui passe à l'autre vie. Les femmes doivent, lorsque commence cette cérémonie, s'empressez de fuir, de se cacher et de se couvrir le visage. Si quelqu'une venait à apercevoir ce mouvement, c'en serait assez pour mourir immédiatement. Il arriva une fois qu'une jeune fille leva les yeux par curiosité et aussitôt son père la condamna à mourir de faim, car, selon lui tous les efforts pour la sauver auraient été inutiles, la mort étant la triste et nécessaire suite de la faute qu'elle avait commise. Les Bororos croient encore que les âmes de leurs morts peuvent leur venir en aide; aussi dans la nuit qui précède un jour de chasse ou le matin même de ce jour, se mettent-ils à supplier les âmes de leur être propices au cours de la chasse.

Quelquefois aussi ils invitent les âmes à man-

ger avec eux, principalement lorsqu'il s'agit des premiers produits de la terre. Certain soir que je traversais le village, j'entendis que l'on poussait des cris dans le *Baito*, et j'y courus immédiatement avec Don Balzola, ayant la certitude que nous trouverions le *Bari* en fonction. Mais à notre approche deux chiens se mirent à aboyer et la voix se tut à l'intérieur. Nous entrâmes cependant et nous trouvâmes le *Bari Totò Paiz* assis et mangeant tranquillement des fruits sauvages, comme s'il n'y avait rien eu. Très étonnés nous lui demandâmes ce qui s'était passé et il nous répondit qu'il avait évoqué les âmes des défunts, qu'il les avait invitées à manger et qu'elles s'étaient bien approchées, mais effrayées par les aboiements des chiens, elles s'étaient subitement éloignées.

Ainsi donc, et d'après ce que nous voyons, les Bororôs comprennent parfaitement que la mort sépare l'âme du corps, c'est à dire, que ce qui communique la vie aux os et à la chair se sépare du corps pour passer dans d'autres animaux. Ils croient aussi à la Résurrection si nous en jugeons par les grandes funérailles qu'ils font aux morts et le soin pieux avec lequel ils recueillent précieusement leurs ossements. Comme mon arrivée à la Colonie coïncidait avec les dernières cérémonies du *Bacururù* de deux indiens qui étaient morts, j'ai pu assister à ces obsèques qui furent communes à tous deux et je me permets de vous en envoyer une courte description.

Le *Bacururù* des morts — Deux jours de veille et vingt de funérailles — Aux bords du fleuve et dans le *Baito*.

Je dois tout d'abord dire que Don Balzola remporta un nouveau triomphe en parvenant à persuader les Indiens et même leurs *Bari* qu'il valait mieux ne pas garder leurs morts si près d'eux mais les enterrer à quelques centaines de mètres du village. Pour qui connaît l'opiniâtreté des Indiens à conserver leurs coutumes et leurs traditions, n'est-ce pas une belle victoire? Mais parlons des funérailles. Un indien vient-il à décéder? aussitôt commencent les plaintes qui ne consistent pas seulement à verser des larmes, mais encore à rappeler dans un chant et sur un ton très spécial les vertus et les mérites du défunt, et cela se répète pendant nombre de jours et toutes les fois qu'un des parents du mort a fait une bonne chasse. Le cadavre est veillé pendant quarante-huit heures durant lesquelles les chants

tristes, les prières et les lamentations connues sous le nom de *Bacururù* ne cessent pas un seul instant. Pendant cette longue veillée, on a soin de briser tous les ustensiles et toutes les armes qui servaient au défunt, et ce qui pourrait en rester est confié au *Bari* qui le dernier jour des funérailles le cassera en menus morceaux. Ces 48 heures terminées, on creuse une fosse qui a à peine vingt centimètres de profondeur et où l'on place le cadavre que l'on n'entoure que d'une simple natte. Et pendant vingt jours, le soir et dans la nuit ce ne sont que les mêmes scènes de plaintes, de larmes, de gémissements entre les parents. Une fois par jour les parents les plus proches, accompagnés d'un *Bari* et de quelques capitaines qui chantent leurs mélodies, s'en viennent à la fosse, relèvent la nappe et jettent de l'eau sur le cadavre. On peut facilement s'imaginer quelle odeur épouvantable se fait bientôt sentir en cet endroit! Enfin, après vingt jours de deuil, tous les indiens se réunissent et tandis que quelques uns mettent en mouvement leur *Aigi*, pour simuler l'âme qui s'échappe du corps, d'autres courent à la tombe, soulèvent la natte qui renferme le corps en complet état de décomposition et le transportent sur le bord du fleuve voisin. Là ils nettoient avec le plus grand soin tous les os qu'ils mettent ensuite dans une petite corbeille faite dans ce but. Les parents se réunissent ensuite et dirigent en bon ordre, les uns pleurant, les autres faisant entendre de tristes chants, vers le *Baito* du village où a lieu la cérémonie la plus émouvante. Pendant que quelques uns prennent le crâne du défunt, qu'ils recouvrent entièrement de petites plumes de différentes couleurs et que le *Bari* brûle le reste des objets appartenant à l'indien décédé et souvent même les animaux qui existaient dans son *Rancho* au moment de la mort, les parents s'approchent de la corbeille où ont été déposés les os, prennent ceux-ci et se mettent à se faire de multiples et profondes incisions sur le corps. Et tel est l'enthousiasme ou plutôt la rage avec laquelle ils se coupent que quelquefois ils demandent aide à leurs voisins pour se faire plus de mal; les enfants soupirent ardemment après l'âge prescrit, qui est entre 14 à 15 ans, pour pouvoir eux aussi donner à leurs chers défunts de si barbares témoignages de douleur et de chagrin. Ajoutez à cela que les parentes du mort, la femme, la mère, les sœurs, les filles âgées de plus de quinze ans s'arrachent elles-mêmes et à poignée les cheveux, ce qui leur

occasionne un nouveau supplice. Pour terminer ces lugubres cérémonies, ces sanglantes funérailles, on replace le crâne et tous les ossements dans une corbeille neuve que l'on fait ensuite disparaître. Les parents savent que cette corbeille est déposée au fond d'un fleuve, mais personne ne sait l'endroit précis où elle a été jetée.

Ascendant de Don Balzola sur les Indiens et leur profond respect pour le bon Père — Espérances et conclusion.

Lorsque nous serons parvenus à parfaitement posséder l'idiome des Indiens, et que ceux-ci pourront facilement s'expliquer, alors on pourra leur expliquer qu'il y a une grande analogie entre ce qu'ils croient actuellement touchant le sort futur de leurs défunts et ce que nous devons leur enseigner. De ce que je viens d'exposer on peut déduire qu'une fois que l'on sera parvenu à dominer l'autorité des *Bari*, on pourra facilement obtenir que les Coroados renoncent à tant et de si bizarres superstitions pour admettre ce qui est réellement la vérité. Les missionnaires ont déjà obtenu beaucoup de choses en assez peu de temps, et il est consolant de constater que ces bons Indiens ne se sont jamais montrés rebelles aux instructions qui leur ont été faites, ni furieux lorsque Don Balzola se moquait publiquement de leurs rites et cérémonies. J'ai entendu qu'ils appelaient auprès de leurs malades leur *Bari* qu'ils regardent aussi comme médecin, mais j'ai également remarqué qu'ils recherchent vivement Don Balzola ou les Sœurs, et cela sans aucun inconvénient. Le *Bari* Michel lui-même ayant sa femme malade voulut faire venir son collègue Totò Pais, mais il appela en même temps Don Balzola, et j'ai constaté que les Bororos prêtent une plus grande attention à ce que leur disent les Missionnaires.

Je regarde ces Indiens comme ayant un très bon caractère, et les instruire sera, je crois, chose facile. Ils assistent déjà, les jours de précepte, à la messe et je me suis senti fort ému en entendant les petits Indiens et les petites Indiennes réciter le Rosaire. Oh! sans nul doute Marie Auxiliatrice ne peut que bénir tant de travaux, de fatigues et de sueurs! Ces chers Indiens sont intimement convaincus que *Marebba* aime les Salésiens. Un jour où ils devaient se rendre à la chasse, Don Balzola les invita auparavant à assister à la Messe, leur disant qu'alors *Marebba* leur serait plus favorable. Ils se rendirent à cet

appel et le soir ils revinrent heureux car ils avaient pris en quelques heures seulement 25 sangliers. Quelle impression profonde fit sur eux la Retraite spirituelle à laquelle assistèrent tous les confrères! Les Bororos ne pouvaient pas comprendre le motif de ce grand silence, et aux heures fixées pour la prédication, ils se pressaient à la porte et aux fenêtres du *Ranchito* qui servait de chapelle, et l'instruction terminée, ils demandaient à Don Balzola l'explication de ce que j'avais dit de la part du *Papai Grande*; ils semblaient tout contents lorsqu'ils venaient à comprendre que par mes avis et mes conseils j'encourageais les Salésiens à bien traiter les Coroados et je les assurais que par ce moyen ils deviendraient encore de plus grands amis du *Papai Grande*, c'est à dire, du *Marebba* ou Dieu bon.

Magnifiques sont donc les espérances de nos chers Missionnaires et en réalité, s'ils ne souffrent pas trop de la pénurie de personnel les fruits qu'ils recueilleront de cette mission seront nombreux et précieux. Jusqu'ici les Indiens ne connaissent que leur seul intérêt; aussi les Missionnaires, pour les faire travailler ont-ils besoin non seulement des instruments et des outils nécessaires, mais encore de provisions de bouche, de vêtements et de bien autres choses que réclament ces pauvres enfants de la forêt. Il ne faut pas non plus oublier les souffrances et les privations que rencontrent journellement les Missionnaires, et de la part du climat et de la part de l'éloignement de tout endroit civilisé. Que nos bons Coopérateurs veuillent bien se souvenir de nous dans leurs prières et leurs offrandes, et vous, bien cher Père, daignez recommander à notre Seigneur, vos chers fils de la Colonie du Sacré-Cœur.

Agréez, bien cher Père, l'expression de mes sentiments les plus respectueux, daignez me bénir et me croire

Votre tout dévoué et très reconnaissant Fils

in Corde Jesu

Don AMBR. TURRICCIA

ÉQUATEUR

Monseigneur Costamagna à Gualaquiza.

(Relation de D. Aguilera, secrétaire de Sa Grandeur)

(Suite)

Excessives brutalités — La « Venganza »
— La « Schanza. »

Un capitaine suivi de ses compagnons arriva un soir à Zamorra; deux d'entre eux demandèrent l'hospitalité dans une cabane et ils y furent très courtoisement reçus. La nuit s'écoula tranquillement, mais vers quatre heures du matin les deux hommes qui avaient été logés donnèrent un signal; tous leurs compagnons qui s'étaient postés tout près, s'approchèrent armés jusqu'aux dents et firent irruption dans la cabane. Le capitaine aussitôt se mit à indiquer du doigt, au milieu du silence le plus complet, les six victimes désignées, et en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, cinq d'entre elles avaient la tête tranchée; la sixième qui était parvenue à s'enfuir dans la forêt y était bientôt rejointe et subissait le même atroce supplice. Les brigands revinrent alors à la cabane, y mirent le feu brûlant et carbonisant en même temps les cadavres, puis emportant au bout de leurs lances les six têtes coupées, ils retournèrent chez eux en faisant entendre le chant du triomphe.

Le croirez-vous, bien-aimé Père? Celui qui ordonna et fit exécuter ce monstrueux acte de barbarie n'était autre que le Capitaine Cayapà qui, l'année précédente, recevait des mains de S. G. Monseigneur Costamagna et pour la première fois la sainte Communion!....

Je vous ai dit que pour eux et chez eux la vengeance est une vertu, j'ajoute que c'est un devoir sacré et des enfants qui y manqueraient seraient regardés partout comme deshonorés. Depuis cet abominable forfait que je vous ai décrit, les coupables se présentèrent à la maison de la Mission. Je n'écrirai pas qu'ils n'étaient pas quelque peu troublés, car ils craignaient que le P. François ne les blâmât, mais ils ne ressentaient aucune honte, car ils étaient intimement persuadés qu'ils n'avaient rien fait de mal mais qu'au contraire ils avaient accompli leur strict devoir. Et lorsque Monseigneur au cours de cette même visite reprocha au capitaine son odieuse conduite en lui disant:

— *Vos, capitán, mucho malo estando: Vos matando, iguanchi corazón teniendo; vos mismo iguanchi está.* — Vous, capitaine, vous êtes vraiment méchant! vous tuez; vous avez le démon dans le cœur, vous êtes même un démon, — le capitaine lui répondit:

— *Yo, matando cobriendo pensando. Acaso yo de gusto matando? Yo mio padre vengando. Yo cobrando, ahora mismito bueno viviendo.* — En tuant j'ai cru faire mon devoir. Peut-être est-ce par goût que j'ai tué! Peut-être est-ce sans motif aucun! J'ai vengé mon père; j'ai fait tout mon devoir, et maintenant il m'est doux de vivre!

Imaginez-vous cela! Il croyait faire son devoir! Et dire qu'il en est ainsi quatre-vingt dix neuf fois sur cent!

Mais il y a encore pis. Le comble de la vengeance est l'acte de la *shanza*..... Qu'est-ce que la *shanza*? Lorsqu'ils sont rentrés dans leur case, les vindicatifs Jivaros prennent par les cheveux la tête de l'un de ceux qu'ils ont tué et regardant fixement ce visage, ils le couvrent de crachats et d'ordures de toutes sortes. Puis à l'aide d'instruments spéciaux, ils arrachent les yeux des orbites, ils fracturent tous les os et les font sortir par petits morceaux des yeux, du nez, des oreilles et du cou. Cela fait, ils placent une pierre sphérique dans la tête ainsi désossée, ils pressent celle-ci de manière à contracter tous les nerfs et à la réduire aux dimensions d'une assez forte orange. Ce n'est pas encore tout: avec un incroyable cynisme ils peignent et arrangent artistement les cheveux embrouillés, ils remettent en place les pupilles, ils referment les lèvres livides, et voilà la *shanza* bien constituée. Ils la mettent sur un pieu placé au milieu de la cabane et alors, hommes, femmes et enfants de danser, de boire et de se livrer au son du *pingüi* à des scènes d'orgie abominables. Un de nos confrères qui essaya de leur inspirer de l'horreur pour la *shanza* se vit répondre froidement: « *Et alors que faire? qu'avoir comme jeu, car nous croyons que ce n'est qu'un amusement.* »

Il faut peut-être attribuer à la *shanza* un autre mobile, et ce serait celui d'une spéculation, car hélas! disons-le, bien des gens civilisés vont à la recherche de ces *shanzas*, disposés à les payer très cher pour les mettre dans les musées ou les conserver à titre de curiosité dans leurs salons. Dès que Mgr Costamagna eut appris ce honteux trafic, il lança l'excommunication contre quiconque oserait à l'avenir acheter des *shanzas* ou se les procurer de quelque manière que ce soit.

L'activité de Monseigneur — L'église-cathédrale.

A peine arrivés à Gualaquiza et sans prendre même une heure de repos, Mgr se mit à prêcher les Exercices spirituels aux Filles de Marie Auxiliatrice, tout en faisant en même temps une instruction chaque jour aux Salésiens et à leurs enfants. Le dimanche, il prêchait deux fois au peuple; c'était, le matin, l'explication de l'Évangile, le soir, quelque point du Catéchisme. Lorsque les circonstances le lui faisaient sentir; il se mettait lui-même à l'harmonium et accompagnait le chant des vêpres.

Pendant la journée il était continuellement entouré des petits enfants avides de recevoir quelque chose du *Taita Ubispu*. Et ils l'obtenaient en effet mais ce n'était qu'après une bonne heure de catéchisme que Sa Grandeur renouvelait plusieurs fois par jour, se servant pour cela d'un manuscrit en langue jivara. Il n'est pas sans importance de dire ici qu'une des premières décisions prises par Monseigneur en faveur de cette Mission est d'avoir pourvu à la confection d'un catéchisme en jivaro, Don Tallachini et D. Cadena ont bien voulu entreprendre ce travail difficile. En outre D. Tallachini s'est engagé à composer une grammaire et un petit dictionnaire, et ils seront comme l'a si bien dit Monseigneur, favorablement accueillis non seulement par les Missionnaires, mais encore par les savants et les linguistes.

La case de la Mission est très pauvre, et aussi pauvre en est la chapelle. Celle-ci toutefois présente chaque dimanche un spectacle singulier; on y entend quatre chœurs qui prient, chacun pour son compte, et en une langue différente, en latin, en espagnol et en jivaro. Ici, c'est D. Cadena qui fait le catéchisme en jivaro à ses 50, 60 et même 70 néophytes et catéchumènes; là c'est une Sœur de Marie Auxiliatrice qui se fatigue et sue pour faire comprendre un mot, un seul mot aux petites Jivaraïses; à quelques pas, ce sont les enfants internes de l'Oratoire qui récitent leurs prières et chantent l'office de la S. Vierge; plus loin, et derrière l'autel-majeur dont elles sont séparées par une grille, ce sont les jeunes filles de l'Ouvroir des Religieuses. A une portée de pierre deux vieux Indiens discutent bruyamment sur telle ou telle vérité tandis qu'un *guacamayo* mêle à leur dialogue ses disgracieux croisements. Ajoutez à tout cela qu'on entend sans cesse le bruit des cents grelots ou des son-

nettes ou des morceaux de verroterie que les Indiens portent comme pendant à leurs oreilles! Quel vacarme! Quel tohu-bobu! On se croirait à la fin du monde.

Quelqu'un me demandera peut-être ce qu'est cette *cathédrale* de Gualaquiza? Eh bien, voici: Lorsqu'il pleut, ce n'est qu'une mare, et alors l'enduit qui la recouvre se détache facilement du mur ou de la voûte. Il est même arrivé qu'un assez gros morceau tomba certain jour sur la tête du célébrant et le contraignit à faire une inclination qui était absolument contraire aux Rubriques du saint-Sacrifice. Quoi qu'il en soit, notre *Cathédrale* est vraiment quelque chose puisqu'elle donne l'hospitalité au bon Jésus qui y habite continuellement glorieux et triomphant comme au Ciel.

Anecdotes — Astuce et indifférence —

Tout notre espoir repose sur les enfants — Civilité et prétentions.

Que d'anecdotes touchantes et courieuses j'aurais à vous raconter, bien aimé Père! Le vieil *Agostino* nous disait: « Moi, prier le Père Dieu. Moi lui demander un pantalon, lui demander du *mole*, mais le Père Dieu est sourd et ne me donne rien. J'étends continuellement les mains et je ne reçois rien.» Et il ajoutait alors avec un raffinement d'astuce: « Vous, vous n'êtes pas sourds; vous pouvez donc bien me faire des cadeaux! »

Un certain jour qu'un catéchiste expliquait le dogme de l'enfer, un Jivaro lui soumit aussitôt cette objection: « On va donc en enfer et les morts y brûlent! Est ce que les vivants y descendent! car, qu'importe si on y brûle une fois qu'on est mort!

Une autre fois que l'on démontrait l'existence de Dieu, un brave homme, matérialiste sans le savoir, s'écria: « L'avez-vous visité? L'avez-vous vu? Le connaissez-vous?

Nous mettons tout notre espoir dans les enfants. Hélas! le nombre de nos internes est encore très petit, mais vous savez, bien cher Père, combien il y a de difficultés à surmonter pour que nous puissions les avoir à demeure et complètement à nous. Ceux que nous avons prennent déjà goût à leur nouvelle vie, et s'y affectionnent facilement. Je me souviens qu'un jour je demandais à un de ces petits jivaros, à la figure ouverte mais espiègle aussi, s'il était content de vivre avec les Pères, et aussitôt lui de me répondre: Oh! oui; oh! oui! je suis bien content d'être avec

eux. Les chrétiens mangent bien, dorment bien, s'habillent bien. Oh! oui, je suis très satisfait! » Et de fait pour cet enfant comme pour ses compagnons, en entrant à l'Oratoire, n'était-ce pas échanger le purgatoire pour le ciel?

Quant à la civilité, la bonne tenue, la politesse, les Jivaros sont pour ainsi dire exemplaires. Ils savent parfaitement disposer leur chevelure, se faire la raie, se colorer les joues et même se parfumer comme tant de Ireluquets civilisés. Ils font un large usage de chaînes, de colliers, d'anneaux et de bracelets. Ils ont l'habitude de porter sur le sommet de la tête des plumes aux couleurs les plus éclatantes, comme tant de dames de chez nous, et ils passent de longues heures devant le miroir pour faire disparaître les taches ou enlever quelque difformité qui pourrait déparer leur visage.

J'invitai un jour à dîner un de ces bons Jivaros, et après avoir mis devant lui une assiette bien remplie je lui dis avec une certaine curiosité: « Mangez! mangez! Et mon homme de me répondre aussitôt, d'un ton assez vif: « Donnez-moi d'abord une cuillère! » — Comme j'ajoutais: « Mangez avec vos mains! » Il fixa sur moi ses deux yeux brillants et reprit: « Est-ce que par hasard les mains sont faites pour manger? Est-ce que je suis un singe? » Dites le moi, cher lecteur, qu'aurait répondu le fameux Darwin s'il avait entendu telle chose?

Mais le plus joli trait est celui qui arriva à D. Mattana. Le voici, tel qu'il nous l'a raconté lui-même. Un indien vient lui faire visite et pénétre dans sa chambre (quelle misérable chambre!). Très occupé le bon Père François, comme on l'appelle ici, ne put pas se lever pour le recevoir, continua pendant quelques instants le travail commencé puis sortit pour je ne sais quelle commission. Qui le croirait? Lorsque le Père rentra, l'indien s'empressa de mettre les mains derrière le dos et de lui crier très en colère: « Vous êtes un étourdi, vous ressemblez à une linotte, oui, vous êtes aussi léger que cet oiseau! J'arrive, je me présente et vous n'avez pas de chaise à m'offrir! Vous allez ici, vous allez là, et vous ne me parlez pas. Je suis fort en colère contre vous. Vous êtes un étourdi, vous pensez et vous agissez comme une linotte! »...

Méchanceté du Capitaine Cayapa. — Les visites du Pasteur — Tristesse du départ.

Il est temps que je termine cette relation déjà

trop longue. Monseigneur Costamagna, voulant montrer son déplaisir au capitaine Cayapà et à ses compagnons, ne se contenta pas seulement de les blâmer sévèrement pour leur conduite mais il décida qu'il s'abstiendrait de recevoir leur visite. C'est en vain que le capitaine Cayapa essaya de dissimuler le déplaisir que lui causait cette décision et surtout le certitude où il était de ne recevoir aucun cadeau, il répétait sans cesse: « Le Père évêque est brave, mais, moi aussi, je suis brave! » on sentait qu'il était vivement affecté. Pour qu'aucun jivaro ne vint saluer l'Evêque et que par conséquent personne ne touchât aux centaines de boîtes de sucrerie que Sa Grandeur tenait en réserve pour en faire plus tard la distribution, Cayapà sut dans sa méchanceté inventer cette fable et la répandre jusque sur l'autre bord du *Bomboisa*: « Le Père évêque a apporté dans des caisses la maladie de la variole et tout Jivaro qui ira visiter le Père évêque sera atteint de ce mal et il en mourra là même. » Les habitants de Bomboisa ne prêtèrent aucune attention à tous ces mensonges, et Mgr eut la consolation de voir tous ses chers enfants, même ceux qui étaient le plus éloignés. Ceux des Capitaines, comme *Tuitzà*, *Tandù* et *Nautipà*, qui seuls avaient eu le courage de vaincre leur désir de vengeance, reçurent dans leurs cabanes la visite du bon Pasteur. Il nous fallut cinq heures de cheval pour arriver à la case de *Tuitzà*. Celui-ci vint à notre rencontre avec toute sa famille composée de douze personnes en nous disant: « *Jesùs pujàta!* Vive Jésus! Il y avait aussi là le capitaine *Tandù*, sa femme et le vieil aveugle *Augustin*. Quelle affectueuse réception que celle qui fut offerte à Mgr par tous ces braves gens!

Mais le temps que nous devons consacrer à cette visite à nos chers confrères et aux Indiens était déjà écoulé et ce fut avec une profonde douleur qu'il fallut songer au départ. Deux petits jivarais s'approchèrent de Mgr et lui dirent: « Le Père évêque va partir, et notre cœur pleure, oui notre cœur a beaucoup de tristesse! » —Et comme s'ils eussent craint que leurs continuelles discordes fussent la cause de ce départ, ils ajoutèrent: « Il n'y aura plus de guerre! Nous irons à la Messe, nous prions beaucoup; nous ne nous battons plus, nous ne tuons plus personne! »

Fasse Dieu que ces résolutions soient sincères! Le matin du départ, le lever eut lieu de bonne heure et nous nous aperçûmes que les Indiens

s'étaient couchés et avaient dormi tout autour de la case de la Mission pour être sûrs de pouvoir saluer encore une fois leur vénéré pasteur. A peine l'eurent-ils vu en selle qu'ils coururent vers lui et s'agenouillèrent à l'entour. Mgr leur donna sa bénédiction, et tous firent avec une dévotion bien touchante le signe de la croix en disant à haute voix: « *Aparna, Uchinurna, Espiritu Santuna nahariñam. Nuitici!* » Après un dernier salut nous partons accompagnés par dix ou douze jeunes jivarais. Les Filles de Marie Auxiliatrice rangées devant leur case s'agenouillèrent pour recevoir une suprême bénédiction.

J'espère pouvoir dans une nouvelle lettre vous entretenir de notre retour de Gualaquiza et de notre voyage à Quito.

Recevez, très vénéré Père, les religieux et affectueux hommages de Sa Grandeur qui va sous peu se mettre en route pour le centre de l'Amérique, et qui, de là, passant par San Francisco et New-York, s'embarquera pour l'Europe. Ayez aussi la bonté, bien cher Père, de recommander au Seigneur et à la charité de nos bons Coopérateurs la pauvre mission de Gualaquiza. Quel bien on y pourrait faire si on en avait les moyens!

Je vous baise affectueusement les mains et je suis heureux de me dire avec le plus profond respect

Votre enfant tout dévoué en J. et M.

Don AGUILERA

Secrétaire de Mgr Costamagna.

COLÔMBIE

Une mission et les solennelles cérémonies
de la Semaine Sainte au Lazaret d'Agua de Dios

(Lettre de D. Evasio Rabagliati)

Agua de Dios, 3 avril 1904

Très Vénéré Père D. Rua,

Je suis à Agua depuis quinze jours et j'en repartirai demain pour Bogotà où il est probable que je trouverai les montures que m'envoie l'évêque de Socorro pour me rendre auprès de lui et visiter les chers lépreux réunis dans le lazaret de Contractacion.

Il y avait dix-huit mois que je n'étais pas venu à Agua de Dios; que de choses nouvelles dans ce laps de temps! Et tout d'abord j'y ai trouvé

quelques centaines de nouveaux lépreux qui ont pris la place de ceux qui sont morts ou qui ont quitté le lazaret. Le nombre de ces derniers est beaucoup plus grand, et cela se conçoit assez. Parmi les *beaux souvenirs* que la guerre de 37 mois a laissés à la Colombie, il faut citer la famine qui sévit un peu partout, mais surtout dans les lazarets. Sans doute la charité fit des prodiges pour soutenir et soulager, durant les derniers mois ces véritables colonies de malades, mais elle dut subvenir à tant de besoins, à tant de misères qu'elle fut obligée de négliger et même d'oublier les lépreux. Hélas! on constata bientôt la mort par la faim d'un assez grand nombre de ces malheureux. Beaucoup d'autres tentèrent d'échapper à ce mal terrible en retournant dans leur pays natal, au milieu de leurs familles, ou en voyageant un peu partout et en vivant à l'aide des maigres aumônes qu'ils pouvaient recueillir de-ci de-là. Que de lépreux auraient voulu les imiter! mais ils étaient réduits à l'impossibilité la plus absolue! Comment auraient ils fui en effet, ces pauvres gens, déjà usés par le mal, n'ayant plus que le tronc humain et gisant depuis nombre d'années sur leur misérable grabat! Et ceux-ci qui n'avaient plus de mains ou de pieds, ou dont les pieds étaient devenus si difformes, si volumineux, qu'on pouvait les comparer à ceux des éléphants, par suite de la triste maladie l'*elephantiasis*. Ce mal, en effet, rend la peau rugueuse comme celle de l'éléphant, et fait enfler démesurément certaines parties du corps, les jambes et les pieds en particulier.

Malgré tout, le lazaret d'Agua de Dios est loin d'être désert, et je suis arrivé à compter 1015 lépreux le jour où j'ai eu l'immense bonheur de leur distribuer les abondantes aumônes que les âmes généreuses de Bogotà et d'autres villes m'avaient données à cette intention. Comme il jaillissait spontanément de leur cœur et de leurs lèvres ce cri de: *Dios se lo pague!* Que Dieu vous le rende, que prononçaient tous ceux qui recevaient ces cinquante *pesos!* Aussi pendant les huit jours que dura la Mission, personne n'eut à ressentir les cruelles atteintes de la faim, et à l'exception de deux seulement, tous nos chers lépreux répondirent docilement à mon appel de suivre les saints exercices de la Mission. Je ne parle que des malades, et je répète que deux seulement refusèrent mon invitation. Tous les autres accomplirent leur devoir de franc chrétien soit à l'église publique où ils se réconcilièrent avec le Seigneur et gagnèrent l'Indulgence Plé-

nière accordée par le N.S. Père le Pape Léon XIII au cours de ce Jubilé extraordinaire.

Les deux malheureux qui ne voulurent pas répondre à l'appel divin, sont plus à plaindre qu'à blâmer. Ils ne sont probablement jamais entrés dans une église et n'ont pas reçu d'autres sacrements que le Baptême, et encore dans ce cas s'agit-il plus d'impossibilité physique que de mauvaise volonté, car, ne l'oublions pas, bien des autorités civiles et administratives interdisent absolument l'entrée des églises à ceux qui sont atteints de la lèpre. De là, la perte de la foi, de l'espérance et de toutes les autres vertus théologiques et morales chez beaucoup de ces pauvres malades, qui, s'ils avaient eu plus tôt les consolations de nos lazarets, auraient pu s'instruire dans notre sainte religion et devenir de fervents chrétiens et des saints.

Je suis cependant moralement certain que nos deux indifférents reviendront et avant peu de temps à de meilleurs sentiments, car il est impossible de résister longuement, et à l'appel divin qui se fait entendre dans les lazarets et les hôpitaux beaucoup plus fort et plus fréquent que partout ailleurs, et au bon exemple donné par des centaines et des centaines de malades qui, riches des grâces divines qu'ils possèdent, se déclarent contents et très heureux, même au milieu de leurs atroces souffrances. Il y a déjà douze ans que les Salésiens ont entrepris la cure spirituelle de ce lazaret, et il ne s'est pas rencontré une seule fois qu'un lépreux ait refusé de se réconcilier avec son Dieu, au moins à l'article de la mort; tous jusqu'aux plus revêches se sont admirablement rendus. Un seul (et ce fait se produisit il y a deux ans, pendant la guerre) céda à une affreuse tentation et songea à se suicider; il eut du moins la bonne inspiration de ne pas donner ce scandale dans le lazaret, et il s'en fut se tuer dans un endroit éloigné d'ici de plusieurs heures. Je crois encore que ce pauvre désespéré se sentant accablé par tant de misères physiques, dit adieu à la vie dans un mouvement de folie plutôt que de désespoir.

Une fois la Mission finie, nous commençâmes les belles et imposantes cérémonies de la Semaine-Sainte au milieu de la joie universelle, car tous avaient la conscience tranquille, ils étaient en paix avec leur Créateur! Touchante fut la procession du Vendredi-Saint où les principales autorités du Lazaret portèrent à travers les rues la statue de Notre Dame des Douleurs! Quelle émotion pour nous en voyant ces mille

lépreux précéder ou suivre, en chantant et en priant, cette Vierge dont les souffrances furent plus grandes que les leurs! Et tous ces chers amis arboraient sur leurs vêtements les insignes de l'association ou de la confrérie dont ils étaient les membres fervents. En tête de la procession se voyait la confrérie de S. Louis Gonzague, puis venaient la Congrégation des Enfants de Marie, les Associés de S. Joseph, les Dames du Sacré-Cœur et celles de l'Adoration Perpétuelle. C'était ensuite la Musique instrumentale composée entièrement de jeunes lépreux. Cinq prêtres Salésiens suivaient la vénérée statue, et ils étaient entourés d'une foule de peuple dans laquelle on reconnaissait non seulement des malades et des personnes bien portantes du lazaret, mais aussi des fidèles des pays voisins empressés d'accourir pour jouir de ce spectacle, unique, je crois, au monde, car nulle part, je m'imagine, on ne pourrait comme à Agua de Dios trouver tant de lépreux réunis ensemble.

À l'issue de la procession eut lieu la prédication traditionnelle qui fut faite cette année par notre bon novice D. Richard Aguilera. Il visitait pour la première fois ce lazaret où il avait le bonheur de rencontrer après 19 ans de séparation un frère chéri et grand ami des Salésiens à Agua de Dios. Le principal motif de la vocation religieuse de cet excellent prêtre fut surtout la pensée de se consacrer au bien spirituel des pauvres lépreux colombiens. Que de luttes il eut à endurer, et que de souffrances il ressentit pour réussir complètement! En ce moment il n'aspire qu'à faire la profession religieuse et à ensuite partir pour quelque lazaret qu'on lui désignera et où il pourra faire un grand bien.

Avant de terminer cette relation, laissez-moi vous parler des nouveautés que j'ai rencontrées à Agua de Dios. L'église du lazaret a été agrandie du double et embellie, au centre, d'une gracieuse coupole et d'une chaire qui pourrait avantageusement figurer dans les plus belles églises de Bogotà. Tout cela est l'œuvre de notre cher D. Crippa, chapelain du lazaret, qui, dans l'espace de trois ans et, ce qui est merveilleux, durant la guerre, a su la conduire à bon fin, grâce aux aumônes offertes en grande partie par les seuls lépreux. Ces aumônes, est-il besoin de le dire, étaient celles que la charité leur fournissait pour ne pas mourir de faim, et ils préféraient les consacrer à l'ornementation de leur chère église. Je trouvai l'asile qui porte le nom de notre bon D. Michel Unia, presque complètement terminé. Il ne reste plus qu'à poser les escaliers qui mèneront aux étages supérieurs et à terminer quelques autres travaux pour ainsi dire insignifiants. On pourra alors procéder à l'inauguration et y recevoir 150 jeunes lépreux

orphelins pour les y préserver au moins de la lèpre de l'âme. C'était là l'ardent désir du même D. Unia, alors qu'il se trouvait à la direction du lazaret et certes il l'eut réalisé si la mort ne l'avait pas surpris aussi vite. Comme il doit sourire du haut du ciel en voyant son Asile terminé, et comme il doit bénir ses vaillants successeurs dans son apostolat et les insignes bien-fauteurs de son œuvre de prédilection! Cet établissement coûte plus de deux cent mille pesos; il a été construit pendant la terrible guerre de trois ans et l'on peut dire qu'il est dû en grande partie aux *Cuartillos*, c'est-à-dire aux centimes des petits enfants colombiens. Nous espérons que l'inauguration pourra en être faite vers la fin de cette année.

À quoi sera destiné cet Asile de Don Unia? Il servira à recevoir les jeunes lépreux qui sont orphelins ou abandonnés. Ceux qui ont encore l'usage de leurs mains pourront se livrer à des travaux manuels dans des ateliers spéciaux; ceux à qui il est impossible de se servir de leurs membres pourront se consacrer aux études, et aux uns et aux autres on enseignera d'une manière toute spéciale ce qu'il leur importe surtout de connaître, à savoir la science de bien vivre et de bien mourir, car, en effet, leur misérable état les empêche d'aspirer à quoi que ce soit en ce bas-monde. Je trouvai aussi une de nos maisons transformée en boucherie, afin d'arrêter l'exploitation qu'on faisait de nos chers lépreux en leur vendant la viande à des prix vraiment exorbitants. Tout d'abord il y eut de telles plaintes de la part des bouchers que pour éviter de grands malheurs il fallut renoncer à l'entreprise, mais dans la suite on fut prié de reprendre l'œuvre de bienfaisance interrompue, pour le plus grand avantage des acheteurs et consommateurs, non seulement des lépreux du lazaret, mais de tous les habitants malades et bien portants d'Agua de Dios.

J'y rencontrai aussi trois religieuses déjà frappées du mal, ainsi qu'un religieux que vous connaissez au moins de nom. Nos confrères étaient eux aussi complètement exténués, mais je sais que D. Aime vous en écrira plus longuement et plus particulièrement. D'autre part, il est temps que je termine cette lettre, car on m'annonce que les chevaux sont sellés et qu'il faut partir.

Bénissez, Très Vénéré Père tous ces chers confrères et nos bons lépreux et en particulier celui qui chaque jour aime à se dire

Votre tout dévoué fils in J. C.

Don EVASIO RABAGLIATI



LE CULTE DE * * * * *

MARIE AUXILIATRICE

TURIN. — Nous relations dans le précédent *Bulletin* d'août les splendides fêtes qui se déroulèrent dans l'église complètement restaurée et si belle de la Consolata, à l'occasion du huitième Centenaire de sa construction. Nous indiquions que les Fils de Don Bosco et les enfants qu'ils élèvent y avaient largement et de toute façon contribué, mais nous omettions de dire que ces inoubliables solennités avaient eu leur répercussion dans l'Oratoire salésien et surtout dans le Sanctuaire de Marie Auxiliatrice. Nous sommes heureux de réparer aujourd'hui cette omission.

Chaque année voit se célébrer à Turin au 24 mai la fête de Marie Auxiliatrice et au 20 juin celle de Notre Dame de la Consolata. Lorsqu'arrive la première, on aperçoit se formant en rangs aux principales entrées de la ville ou devant les différentes stations du chemin de fer de longues théories de pèlerins qui se dirigent ensuite vers le Sanctuaire vénéré. Là ce ne sont que prières, chants de cantiques, vénération de l'Image bénie, pieuse assistance à la sainte messe, affluence aux confessionnaux et à la Table Eucharistique, etc. La piété étant satisfaite au Valdocco, et après avoir fait bénir les médailles et autres objets de dévotion qu'ils désirent conserver ou distribuer, les heureux pèlerins se transportent à la Consolata pour y saluer de nouveau leur Mère chérie et lui demander les faveurs de toute sorte qu'ils savent bien ne jamais leur être refusées, et ce n'est qu'alors qu'ils reprennent le chemin de leur demeure quelquefois bien éloignée. Les mêmes faits se renouvellent au 20 juin avec cette différence que la pre-

mière visite est de droit consacrée à la Consolata. C'est désormais passé dans la tradition, et le temps ne fera que confirmer et développer ces pieuses manifestations en l'honneur de la Très Sainte Vierge.

Que dire de cette année où l'annonce de ces grandioses solennités, la venue de six Princes de l'Église, et de vingt archevêques et évêques avaient attiré à Turin un concours immense de fidèles! Pendant ces beaux jours le Sanctuaire de Marie Auxiliatrice n'a pas désempilé, lui aussi, de pèlerins qui venaient saluer la Madone de Don Bosco et lui offrir le tribut de leur amour filial. Nous voudrions pouvoir énumérer au moins les noms des villes qui avaient envoyé des délégations; disons que toutes les cités du Piémont y étaient représentées. Que Marie Auxiliatrice accorde à ses fidèles serviteurs l'abondance de ses bénédictions temporelles et spirituelles.

— La fête de saint Louis de Gonzague, patron de l'Oratoire, a été dignement célébrée le premier dimanche de juillet. A l'issue des Vêpres eut lieu dans l'enceinte de l'Oratoire la procession traditionnelle où l'on porte en triomphe la statue du Saint et où ne sont admis que les enfants de la Maison. Que l'Angélique patron de la jeunesse inspire ceux-ci et fasse surgir au milieu d'eux de nouveaux Savio Domenico, des Magon et tant d'autres devanciers qui tinrent à honneur de l'imiter.

— Le dimanche suivant était consacré à honorer solennellement le Sacré-Cœur de Jésus. Le Très Saint Sacrement fut exposé dès la première messe de communauté, et pendant toute la journée il eut de fervents adorateurs

empressés à lui demander ses plus précieuses bénédictions.

— La gracieuse petite ville de *Torrione-Bordighera* est depuis longtemps heureuse de manifester sa vive piété envers Marie Auxiliatrice, mais elle a tenu à le témoigner cette année d'une façon plus ostensible au jour même de la fête. Sa Grandeur Mgr l'évêque de Vintimille voulut lui-même officier pontificalement, et dans le chœur ou voyait également le vénérable évêque titulaire de Dioclezianopolis. A l'issue des vêpres les deux prélats procédèrent devant l'église à la cérémonie du cou-

— Ne pouvant pas décrire tout au long des cérémonies et des fêtes qui se ressemblent par par plusieurs points, nous nous contenterons de signaler le pèlerinage des Enfants de Marie de *Nizza-Monferrat* à la chapelle de Marie Auxiliatrice de cette ville, l'inauguration solennelle d'une statue de la Madone dans un faubourg de *Rivalta-Turin*, qui désormais porte le nom de *Borgo Maria Auxiliatrice*. De splendides fêtes ont eu lieu les 26 et 29 mai à *Giaveno*, le 2 juin à *Piemme* dans le Tyrol, les 5 et 12 à *Catane*.

— Deux mots seulement pour signaler la



Souvenir de la visite de Don Rua à l'Oratoire salésien d'Oświęcim (pag. 224).

ronnement d'une statue de Marie Auxiliatrice. « La place, nous écrit-on, les rues, les carrefours, étaient bondés de monde; il n'y avait pas une seule fenêtre inoccupée, les murs et les arbres eux-mêmes avaient été pris d'assaut. On compte qu'il y avait bien 6000 personnes assemblées autour de l'estrade, du haut de laquelle Mgr de Vintimille prononça une vibrante allocution toute de circonstance. Les cris répétés de: Vive Marie Auxiliatrice sortirent de ces mille poitrines heureuses de prouver à la bonne Mère leur amour reconnaissant.

Le soir un splendide concert était offert à la population par deux excellentes musiques instrumentales, dont celle de l'Oratoire salésien d'Allassio, et cette belle fête se terminait par une illumination générale de la petite et Mariale ville de Torrione-Bordighera.

fête triomphante célébrée le 5 juin à Oświęcim (Autriche) en l'honneur de la Madone de Don Bosco. De nombreux pèlerins étaient accourus de beaucoup d'endroits de la Galicie et de la Silésie, et malgré qu'un certain nombre de prêtres se fussent mis à leur disposition, c'est à peine s'ils purent suffire à entendre toutes les confessions. La distribution de la sainte communion dura depuis 5 h. $\frac{1}{2}$ du matin jusqu'à près de 7 h. du soir. Notre vénéré Supérieur Général Don Rua célébra la messe de communauté et S. G. Mgr Nowark, évêque auxiliaire de Cracovie pontifia à la grand'messe et distribua le sacrement de Confirmation à un certain nombre d'enfants. Le soir procession solennelle et générale à travers les rues de la ville richement décorées, etc., etc.



Grâces et faveurs obtenues par l'intercession de Notre-Dame Auxiliatrice

Le propre de Marie est d'être miséricordieuse puisque Dieu voulant faire miséricorde au monde, la choisit pour être l'instrument de la réconciliation des hommes. Elle est en effet devenue la Reine et la Mère de la miséricorde, en nous donnant le Dieu de miséricorde, et en recevant la puissance d'ouvrir, à son gré, l'abîme de la bonté divine, afin qu'aucun, si grand pécheur qu'il soit, ne périsse, quand la mère de Dieu lui offre les suffrages de ses prières.

Le Seigneur, dit saint Alphonse de Liguori, a fait, pour ainsi dire, deux parts de son royaume: il s'est réservé le domaine de la justice, et a cédé celui de la miséricorde à sa Mère. Pour remplir son office, notre charitable mère est sans cesse occupée, dans le ciel, à plaider en faveur de ceux qui implorent sa protection: elle obtient, indistinctement, des grâces à tous. Célébrons donc avec toute l'Église, et surtout au jour de la fête de Notre Dame de la Merci ou de la miséricorde qui tombe précisément le Samedi des Quatre-Temps de septembre, la Mère de miséricorde; exaltons sa puissance et sa bonté et supplions-la d'avoir compassion de nous, de venir à notre secours.

Le 22 mai dernier, un catholique, mais indifférent, tombait pour ainsi dire subitement malade; la fièvre était tellement violente et tous les symptômes si alarmants que plusieurs médecins appelés en consultation jugèrent le cas désespéré. La mère du malade condamné se rend de grand matin à la Cathédrale; elle fait célébrer par le curé une messe en l'honneur de la Très-Sainte Vierge, puis elle emporte une médaille de Marie Auxiliatrice qu'elle place sur son fils mourant et elle supplie la Madone de Don Bosco de lui rendre son enfant. Deux heures après, une amélioration très sensible survenait dans l'état du désespéré, et le lendemain, en la fête de Notre Dame Auxiliatrice, la fièvre disparaissait comme par enchantement et avec elle toute crainte de danger était écartée. Gloire et reconnaissance à Marie Auxiliatrice.

Un Coopérateur dévoué.

Smyrne, juin 1904.

**

Un jeune homme appartenant à une Église dissidente était employé dans une famille ca-

tholique de Smyrne. Voyant que ses maîtres avaient commencé, la veille du mois de mai, la récitation en commun du saint Rosaire, il demanda de s'unir lui aussi à cette récitation. On lui donna un chapelet en lui apprenant la manière de s'en servir. Le jeune dissident était très assidu à la prière et sa ferveur ne faisait qu'augmenter tous les jours. Il aimait l'Image de la Vierge de Don Bosco. Notre Dame Auxiliatrice, qu'il ne cessait d'implorer; la lecture du *Bulletin salésien* faisait ses délices. Pendant le mois de juin, il prit aussi plaisir à lire la vie de S. Antoine de Padoue, bientôt il entreprit d'étudier le catéchisme, et finalement le 8 septembre 1902, il entra, par son abjuration, une confession générale et la sainte Communion, dans le giron de l'Église catholique. Le jeune homme continua d'implorer Celle qu'on n'invoque jamais en vain et il résolut de se consacrer à Dieu et d'entrer dans la Pieuse Société salésienne. Il écrivit dans ce sens à Don Rua, mais celui-ci toujours prudent lui conseilla de réfléchir encore quelque temps et de continuer à prier la Madone. Le Supérieur Général eut soin de lui faire par-

venir un chapelet qu'il avait béni, une médaille de Marie Auxiliatrice et son diplôme d'agrégé à l'archiconfrérie de cette bonne Mère, établie dans le sanctuaire même du Valdocco à Turin. Le néo-catholique se conforma aux conseils de Don Rua, mais le temps lui paraissait long et il s'adressa à celui qui devait être son futur évêque et qui se trouvait de passage à Smyrne. Mgr Marengo s'intéressa au jeune converti et le recommanda à un supérieur salésien alors à Constantinople. Aujourd'hui le jeune homme se trouve dans un établissement de Don Bosco où il fait ses études régulières. Nous citons en terminant quelques lignes d'une lettre qu'il écrivait récemment à un de ses parents qui lui proposait de quitter l'Oratoire salésien pour occuper un emploi très rémunérateur pour le présent et l'avenir: « J'ai fermement décidé de me consacrer à Dieu, et toutes les richesses, tous les honneurs ainsi que le bonheur de ce monde ne parviendront jamais à me faire renoncer à Lui. Je dois tout à Marie Auxiliatrice et je veux toujours m'en souvenir... »

Un coopérateur dévoué.

Smyrne, juin 1904.

* * *

Un jeune homme élégamment mis se présentait au presbytère de la cathédrale à 8 h. du soir le 20 mai dernier et demandait à voir le curé, mais Don Longinotti se trouvait près d'un malade. Le jeune homme revint le lendemain à la même heure; hélas! le curé ne se trouvait pas chez lui, et notre homme reprit mécontent le chemin de sa maison. Le 23, veille de la fête de Marie Auxiliatrice, il eut enfin le bonheur de rencontrer le vénéré pasteur, et voici ce qu'il lui dit: « Je suis, Révérend Père, grec de religion et âgé de 28 ans; je tiens une boutique de bijouterie, mais depuis quelque temps mes affaires allaient si mal que je m'attendais à voir arriver la faillite et avec la ruine le déshonneur complet. Il n'y avait pour moi aucun espoir: c'était la mort. Les cérémonies faites dans votre église m'ont toujours plu; je passais devant elle l'autre soir et comme j'entendis que l'on y chantait, j'entraî. Vous veniez de monter en chaire à l'issue

du cantique et vous parliez des grâces que les chrétiens obtiennent de la T. S. Vierge, implorée sous le beau titre de Notre Dame Auxiliatrice. J'invoquai aussi Marie avec confiance et ferveur, je retournai le lendemain dans votre église, bref, le troisième jour, au moment où je ne m'y attendais plus, mon affaire prenait spontanément, miraculeusement une tournure si heureuse que je suis absolument sauvé. Mon Révérend Père, je dois cette faveur que je qualifie de miracle à la Madone Auxiliatrice. Me rappelant que l'autre jour vous aviez adressé un chaleureux appel à votre nombreux auditoire pour qu'il concoure à offrir une couronne à l'Image de la T. S. Vierge, permettez aussi à un Grec dissident de coopérer à couronner la Mère de Dieu. » Il remettait en même temps au curé de la cathédrale une généreuse offrande et lui demandait le secours de ses prières, lui disant qu'il aspirait après l'heureux moment où il pourrait se dire catholique de nom et de fait.

Un Coopérateur dévoué.

Smyrne, juin 1904.

* * *

Une récente faveur obtenue par l'intercession de Marie Auxiliatrice nous encourage à demander l'insertion de ces quelques lignes dans le *Bulletin salésien*: Un examen très important se trouvait absolument compromis; au point de vue humain nous n'avions rien à espérer. Nous nous sommes adressées à Marie Auxiliatrice; son intercession a été, nous pouvons le dire, évidente et le succès a été un vrai miracle, car, je le répète, il était impossible de conserver la moindre espérance. Cette nouvelle preuve de la Toute-Puissance de Marie renouvelle notre foi et notre reconnaissance. Ci-joint un mandat-poste de douze francs, promis en actions de grâces.

A. B.

Lyon, 15 juillet 1904.

* * *

Je vous avais au mois de mars demandé des prières à N. D. Auxiliatrice afin d'obtenir ma guérison d'un mal nerveux très opiniâtre. Grâce à cette bonne Mère je suis complète-

ment guéri et je tiens à remercier la Reine du Ciel dans le *Bulletin* qui célèbre ses bienfaits.

A. d'A.

Fribourg, mai 1904.

* * *

Je m'empresse d'acquitter une dette de reconnaissance envers la T. S. Vierge et je vous prie d'employer ces cinq francs pour la plus grande gloire de ma Protectrice et d'insérer dans le *Bulletin*: « Hommage de reconnaissance envers Marie Auxiliatrice pour la réussite d'une affaire temporelle importante, malgré

temporelle. Je crois être exaucée. Le jeune homme qui en était l'objet a été très gravement malade et il est actuellement en bonne voie de convalescence.

C. P.

X, juillet 1904.

* * *

Ci-inclus la somme de 4 f. 50 et gloire à Notre Dame Auxiliatrice qui m'a accordé le règlement d'une affaire très importante après lui avoir promis d'envoyer cette modeste offrande et de faire publier cette faveur dans le *Bulletin salésien*. Grand merci à cette puis-



Les fêtes mariales de Nichteroy — Pendant une conférence (p. 225).

de nombreux obstacles. Merci à cette bonne Mère dont la protection a été si manifeste! »

G. M.

Nantes, 3 mai 1904.

* * *

En signe de reconnaissance pour les grâces particulières accordées par l'intercession de Marie Auxiliatrice et dans l'intention de coopérer à la diffusion du culte justement dévolu à la Mère de Dieu, je mets dix francs à la disposition de l'œuvre grandiose et si méritoire de Don Bosco.

B. H.

Cogne (Aoste), 12 juin 1904.

* * *

Je me suis adressée à Notre Dame Auxiliatrice, à S. Antoine de Padoue et aux saintes âmes du Purgatoire pour obtenir une faveur

sante Madone et qu'Elle m'accorde toujours sa souveraine protection.

H. H.

Québec (Canada), juillet 1904.

* * *

J'avais promis une offrande à Marie Auxiliatrice, si mon neveu très gravement atteint de la fièvre typhoïde échappait à ce terrible danger. La convalescence est commencée et tout fait croire que ce jeune homme recouvrera prochainement sa bonne santé d'autrefois. Reconnaissance à Marie Auxiliatrice! Ci-joint la somme de 15 francs comme remerciements et actions de grâces.

C. B.

Cublize (Rhône), 3 juillet 1904.

* * *

Les personnes énumérées dans la liste suivante déclarent devoir à Marie Auxiliatrice, honorée dans

le Sanctuaire du Valdocco à Turin, de la reconnaissance pour des grâces et des faveurs obtenues par son entremise à la suite de prières, aumônes, sacrifices de la Messe, etc.

Remnes : M. T., 20 fr., en reconnaissance d'une faveur obtenue.

Seyssel : M. L., 2 fr., en remerciement à Marie Auxiliatrice pour la guérison d'un abcès.

Rouen : Mme M., 2 fr., en reconnaissance à N. D. Auxiliatrice.

Le Mans : A. B., 1,50, remerciements à Marie Auxiliatrice.

Paris : M. S. D., 10 fr., en reconnaissance.

La Chaux de Fonds : R. M. P., 20 francs, pour une faveur accordée.

Agas : B. M., 10 fr., pour une grâce obtenue.

Valenciennes : B. H. pour prières exaucées.

Fribourg : Ph. D., 5 fr., en remerciements.

Gosselies : C. J. Merci et reconnaissance à Marie Auxiliatrice.

Arras : Bnne C. Reconnaissance pour deux grâces obtenues.

Challant sur Anselme : S. C., 6 fr., en reconnaissance de plusieurs grâces.

Champorcher : E. P., 5 fr. Remerciements pour une grâce obtenue.

CHRONIQUE SALÉSIENNE

ROME. — Aux pieds du Très Saint Père. — Le 24 juin dernier, précédés de la musique instrumentale, les jeunes internes de l'Oratoire du Sacré-Cœur de Jésus et les externes du Patronage qui y est annexé, en tout, près de 1200 jeunes gens, arrivaient en longues files bien rangées sur la place Saint-Pierre, où les attendaient déjà les élèves des écoles du *Testaccio*, dirigées également par les Salésiens. Ils entraient vers 7 heures par la porte de bronze dans la cour Saint-Damase, et après quelques minutes d'attente, ils avaient le bonheur d'apercevoir au balcon qui donne sur cette même cour et qui est placé sous la grande horloge, la blanche figure de Pie X. Le Très Saint Père salua d'un aimable sourire cette immense foule d'enfants, et ce furent alors des applaudissements mille fois répétés, des acclamations frénétiques que ne réussit pas à couvrir une marche jouée par la musique. Pendant ce temps, le Vicaire de Jésus-Christ faisait signe qu'il allait lui-même descendre au milieu de toute cette jeunesse, et, de fait, bientôt on le voyait majestueux et toujours souriant apparaître à la porte de la bibliothèque, escorté de ses Garde-Nobles et suivi de plusieurs Prélats. Oh! alors quel cri de Vive le St Père! Vive Pie X!

Et Pie X daigna faire le tour de toute la cour, donnant sa main à baiser à chacun des maîtres et des élèves que lui présentaient l'inspecteur D. A. Conelli et le directeur de l'Oratoire D. F. Tomasetti. Revenu à l'entrée du Palais Apostolique, le Très Saint Père s'arrêta pour écouter un hymne chanté par tous les enfants, qui lui a été dédié et qui avait été spécialement composé pour la circonstance, puis récitant les prières, il donna la Bénédiction Apostolique à la nombreuse assistance et regagna ses appartements où pendant longtemps

encore le suivirent les acclamations prolongées et les vivats enthousiastes.

ROME. — La fête du Sacré-Cœur de Jésus a été célébrée dans l'église du même nom avec la plus grande solennité possible. Sa Sainteté Pie X a voulu en témoignage des sentiments d'affection très vive qu'il nourrit pour ce sanctuaire et les Salésiens qui en sont chargés, l'enrichir de faveurs spirituelles extraordinaires. Outre l'Indulgence plénière quotidienne accordée à tous les fidèles qui après s'être confessés et avoir communiqué, visitent le sanctuaire, et le privilège de l'autel grégorien à tous les prêtres qui célèbrent à l'autel du Sacré-Cœur pour les âmes du Purgatoire, le T. S. Père a accordé l'Indulgence plénière *toties quoties*, à tous ceux qui s'étant confessés et ayant communiqué, visiteront l'église des premières vêpres de la vigile jusqu'au coucher du soleil le jour même de la fête.

Les Éminents Cardinaux Taliani, Cassetta et Nocella, Nosseigneurs Grazioli, archevêque de Nicopolis, Pardini, évêque de Zama, Symon, archevêque de Datalia, daignèrent honorer de leur présence les cérémonies effectuées pendant la neuvaine préparatoire; les uns en célébrant la sainte Messe, les autres en donnant la bénédiction du T. S. Sacrement. L'orateur de la neuvaine fut le chanoine Spada dont l'éloquence est bien connue. Au jour de la solennité la Maîtrise de l'Oratoire à laquelle s'était jointe celle du Patronage et qui comprenait ainsi plus de 400 chanteurs exécuta parfaitement la *Missa brevis* de Palestrina. La journée se termina par la consécration solennelle de toute la foule au divin Cœur de Jésus.

SLIEMA (Malte). — C'est le 16 mai dernier qu'en présence de sa Grandeur Mgr l'Archevêque, de

S. E. M. le Gouverneur de Malte, du colonel Biancardi, son aide de camp, de Mgr Farrugia et d'un grand nombre de notabilités Maltaises eut lieu l'inauguration officielle et solennelle de l'Oratoire salésien. Après quelques paroles émues de remerciements que le Directeur adressa à la brillante assistance, S. E. le Gouverneur fit l'éloge du système préventif de Don Bosco dans l'éducation des enfants et en même temps formula le vœu que le nouvel établissement atteignit le même degré de prospérité que ses devanciers dans tant d'autres villes. Sa Grandeur Mgr l'Archevêque procéda ensuite à la

néreux Coopérateurs Açoriens ont l'intention d'offrir à la Vierge en cette année jubilaire de la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception.

BARCELONE. — Sur le mont « Tibi Dabo ». — Les travaux du Sanctuaire dont les Salésiens ont accepté l'exécution et la garde, avancent rapidement et l'on espère pouvoir bientôt inaugurer la crypte. L'édifice sera consacré au Sacré-Cœur de Jésus. Déjà, pendant le mois de juin, D. Tabarini, le directeur de l'œuvre, s'était avec quelques confrères établi sur le mont dans une chapelle provi-



Mgr Costamagna à Gualaquiza — Après le catéchisme.

bénédictio de la première pierre de la chapelle appelée à remplacer l'appartement trop exigü qui en tenait lieu jusqu'ici.

ANGRA (Iles Açores). — La nouvelle fondation d'Angra do Heroísmo a fait de consolants progrès dans ces quelques derniers mois. L'Oratoire du bienheureux Jean Machado possède déjà une vraie chapelle, petite à la vérité, mais fort belle et surtout portant à la piété. Les locaux ont été agrandis, en sorte qu'on a pu admettre un plus grand nombre d'enfants. Mais les membres du Comité ont encore de plus grandes choses en vue. Sachant combien d'autres enfants sollicitent leur entrée dans l'établissement, ils ont pensé à faire l'acquisition d'un grand bâtiment qui domine toute la ville ; c'est un ancien château-fort qui possède encore de fort bonnes constructions contigües, une vaste chapelle bien conservée, et qui pourrait être transformé en Collège. C'est là l'hommage que les zélés et gé-

soire, et pendant tous les jours il put faire les exercices du mois du Sacré-Cœur, à la grande satisfaction de nombreux fidèles.

ILES BALÉARES. — Il n'y a encore que cinq ans que nos Confrères se sont établis dans la ville de Ciudadela, la plus importante de l'île Minorque, et déjà ils ont su conquérir la sympathie et l'estime de toute la population. Ils ont agrandi l'établissement et y ont établi des écoles élémentaires et secondaires qui sont de vrais modèles. Trois cents enfants et jeunes gens externes les suivent ; cependant un certain nombre d'entre eux prennent à l'Oratoire leurs repas grâce à une cuisine économique qui y est installée. Un important cabinet de physique y a été établi, et la musique instrumentale est depuis longtemps sortie des voies de la formation. Le directeur de l'Oratoire voudrait ouvrir bientôt l'école professionnelle et pour cela il se préoccupe de construire de vastes locaux ; il espère

aussi qu'avec la nouvelle année scolaire il pourra recevoir quelques internes. Des encouragements précieux lui viennent de toutes parts et nous nous en voudrions de ne pas signaler particulièrement S. G. Mgr Torrè-Y-Ribas qui naguère encore voulait officier pontificalement dans la modeste chapelle de l'Oratoire et y donner au jour de la fête de Marie Auxiliatrice la première Communion et la Confirmation à trente enfants.

PORT-PORVENIR (Patagonie méridionale). — **Bénédiction d'une église paroissiale.** — Depuis longtemps la nécessité se faisait sentir à Port-Porvenir d'une église ; dès 1898, Mgr Fagnano écrivait au Vicaire Capitulaire d'Ancu (Chili) et lui exposait le besoin urgent qu'il y avait de créer une paroisse dans cette capitale de la Terre de Feu. Il ne faut pas oublier que cette région appartient encore au Chili. Le 27 septembre de la même année, le Vicaire Capitulaire et le Suprême Gouvernement approuvaient les plans de construction et même désignaient le futur curé, notre cher confrère Don Durando. Ce n'est cependant que l'année dernière que sur les instances du nouvel évêque d'Ancud Mgr Angel-Y-Jara, le Gouvernement accordait 5000 pesos qui permirent de commencer les travaux, et aujourd'hui, grâce à Dieu, on a pu en faire l'inauguration. Bien située sur un plateau assez élevé, elle domine entièrement tout le pays qui s'étend le long de la baie et elle a un fort bel aspect. La cérémonie de la bénédiction s'accomplit avec toute la solennité possible et elle fut présidée par le représentant ecclésiastique D. Maringer, assisté de de D. Borgatello, curé de Puntarenas, et de Don Dyveronich. Merci aux généreux bienfaiteurs qui ont si bien compris l'utilité de cette église paroissiale et aussi leurs nombreux intérêts spirituels et temporels. Que le Seigneur qui connaît leurs noms daigne les récompenser largement en ce monde et en l'autre !

SAN NICOLAS DE LOS ARROYOS (République Argentine). — **Visite de Mgr Cagliero.** — Le 9 et 10 juin, Mgr Cagliero revenant du Paraguay où il avait visité les Oratoires salésiens de Corrientes et de Rosario, s'arrêtait pendant quelques jours à San Nicolas de Los Arroyos et ainsi réjouissait grandement nos élèves et les chers *Quinteros* toujours heureux de le revoir. Ces derniers assistèrent à la Messe du prélat, des mains duquel ils reçurent la

sainte Communion et ils tinrent à lui manifester d'une manière très délicate leurs sentiments de reconnaissance envers l'Œuvre salésienne dont ils sont les Coopérateurs zélés, en lui remettant la somme nécessaire pour effectuer son voyage en Europe à l'occasion de la tenue du Chapitre Général de la Congrégation salésienne.

Don Rua en Pologne. — Le successeur de Don Bosco, notre vénéré Supérieur Général, était vivement désireux de revoir cette terre de Pologne qui a déjà donné tant de sujets à la Pieuse Société salésienne. Son amour paternel et une profonde reconnaissance envers les bienfaiteurs et Coopérateurs de ce pays l'y poussaient. Il parvenait le 4 juin vers 7 h. 1/2 du soir à Oświęcim où il était



Orchestre de l'Oratoire salésien d'Oświęcim.

accueilli au milieu des acclamations les plus enthousiastes des enfants et de nombreux Coopérateurs. Une heure ne s'était pas écoulée que l'Évêque auxiliaire de Cracovie, Mgr Nowark, arrivait à l'Oratoire, était salué par D. Rua et les assistants, et prenait part à une délicieuse séance organisée par la chanoine-docteur Walczyński, de la cathédrale de Tarnow. Le lendemain, comme nous l'avons relaté à l'article du *Culte de Marie Auxiliatrice*, Sa Grandeur rendait encore plus solennelle cette fête de la bonne Mère en y officiant pontificalement. Cette journée du dimanche parut bien courte à tous, et c'est avec beaucoup de peine que Don Rua put réussir à s'entretenir avec les personnages de distinction, les Coopérateurs et bienfaiteurs qui tenaient à le voir et à l'entendre, et que lui-même était si joyeux de remercier.

Le lendemain le vénéré Supérieur se dirigeait sur Léopoli et de là sur Daszawa où il allait visiter la seconde maison salésienne établie depuis peu en Pologne. Cette nouvelle maison est due au zèle du dévoué curé, le chanoine Trzopinski, prélat domestique de S. S. Le Comité des zélateurs et

zélatrices se réunit à l'occasion du passage de Don Rua, et S. G. Mgr Wéber, archevêque, n'hésita pas à interrompre sa tournée pastorale pour assister à cette réunion. Le bon Père eut enfin l'ineffable consolation de pouvoir s'incliner sous la bénédiction de l'Éminentissime Prince de l'Église, le cardinal de Koyielsko Puzyna. Au cours de ce très important voyage Don Rua a constaté avec une grande émotion combien la divine Providence a préparé en Pologne un vaste champ de travail à l'action courageuse de nos zélés Coopérateurs.

Don Rua a visité aussi, comme nous l'avons dit dans le précédent numéro, la ville de Vienne et il a assisté à *Lubiana* à la pose de la première pierre d'une nouvelle maison et de l'église salésienne; celle-ci sera dédiée à Marie Auxiliatrice.

Depuis quelques jours notre vénéré Supérieur est de retour au milieu de nous après avoir fait un nouveau voyage à travers le Tyrol, la Suisse et la Belgique. Nous espérons bientôt donner à nos chers lecteurs le récit de cette tournée vraiment apostolique, et nous remercions d'avance les aimables Directeurs des Maisons visitées par Don Rua des intéressantes relations qu'ils voudront bien donner au Bull etin.

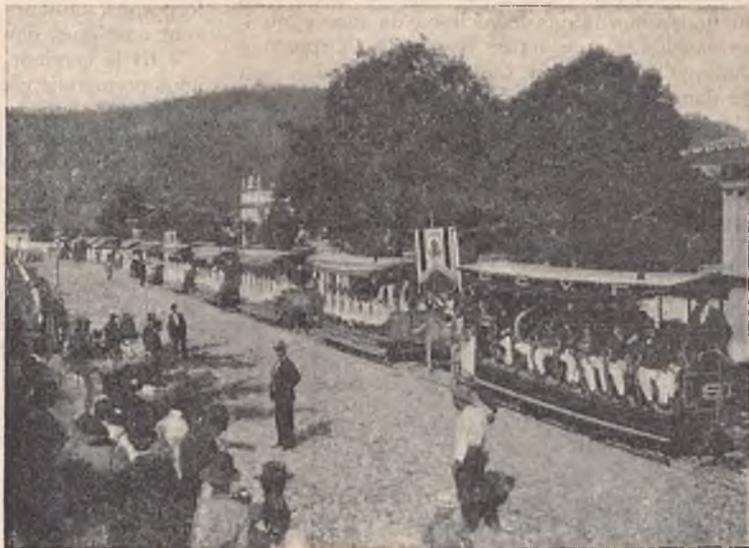
TURIN. — Dispute catéchistique. — La soirée de la fête St. Pierre a vu se renouveler sur la scène du théâtre de l'Oratoire le même spectacle qui nous avait été offert au Patronage quelques semaines

auparavant. Cette fois, c'étaient les apprentis-artistes qui nous conviaient à assister à leur joute catéchistique. Il vaudrait mieux dire combat, et même cruel, car bien que la courtoisie fut à l'ordre du jour et dans les sentiments de tous, on ne laissait pas que de voir une certaine animation, une vivacité qui facilement aurait pu dégénérer si l'esprit de charité n'eût été le plus fort.... Le distingué Professeur M. Bettazzi voulut bien au début de la séance et dans quelques paroles du cœur montrer ce que la religion apporte de réconfort et d'espérances à l'ouvrier et surtout aux jeunes. « A l'école du catéchisme, s'écria-t-il, on apprend à travailler et on apprend à souffrir, tandis qu'au contraire l'ouvrier qui ne s'appuie pas sur les principes de la religion veut secouer tout les jous et bien souvent termine sa misérable vie dans le désespoir, et le suicide... »

Et la lutte acharnée commença entre 70 valeu-

reux champions, et elle se continua pendant plus de deux heures jusqu'à ce que le jeune Micheletti Auguste, apprenti compositeur, eut triomphé de tous ses concurrents. Avec Don Rinaldi qui présidait ce mémorable tournoi et qui le termina par quelques mots bien sentis, saluons le vainqueur, mais félicitons aussi les nobles vaincus et souhaitons-leur meilleure chance pour l'avenir !

NICHTEROY et ses fêtes. — Dans la chronique consacrée au Culte de Marie Auxiliatrice, nous avons récemment rapporté les diverses cérémonies qui s'accomplissent au pied du beau monument que couronne la statue de l'Auxiliatrice et offert en hom-



Arrivée de pèlerins à Nichteroy.

mage au Sacré-Cœur de Jésus. Les pèlerins se pressent toujours aussi nombreux le 8 de chaque mois et le spectacle est vraiment enchanteur pendant toute cette journée. Ordinairement c'est un évêque qui célèbre la seconde messe vers onze heures de la matinée et la foule est aussi compacte qu'au grand matin. Le T. S. Père, informé de ces manifestations de sincère et profonde piété, a envoyé à la Commission organisatrice des pèlerinages la Bénédiction Apostolique; de son côté la Commission Cardinalice nommée par le Souverain-Pontife pour organiser les fêtes mondiales de l'Immaculée-Conception, voulant manifester sa particulière satisfaction, a fait parvenir à notre Oratoire de Nichteroy un splendide portrait du Pape. Enfin, le 1er mars, le rédacteur en chef de l'*Immacolata*, organe de la Commission exécutive, écrivait aux membres du Comité promoteurs ces aimables paroles: « Je puis vous affirmer que votre zèle est

pour nous tous un pieux stimulant... »

Nous reviendrons plus longuement sur ce sujet après les grandes solennités du 8 décembre prochain, qui amèneront aux pieds de Marie Auxiliatrice à Nichteroy toutes les Associations catholiques du Brésil.

BÉTHLÈEM (Palestine). — Le 28 mai dernier la *Croix* de Paris publiait la dépêche suivante que lui avait envoyé un pèlerin de Jérusalem :

Le XXVII^e pèlerinage accomplit ses excursions avec une grande foi. La paix, la joie règnent. Nous recevons partout un excellent accueil. Tous admirent les progrès immenses accomplis. Aucune difficulté, aucun malade. Nous prions beaucoup pour la France.

Parmi les excursions dont parle ici le correspondant de la *Croix*, il en est une qui intéressera, croyons-nous, les lecteurs du *Bulletin salésien*, et dont nous empruntons le récit ou du moins quelques extraits à une lettre reçue de l'Orphelinat catholique de Béthléem. Cette visite-excursion était fixée dans le programme du pèlerinage au lundi de la Pentecôte, 23 mai.

« De bon matin de longues files de voitures partent de Jérusalem et en moins d'une heure franchissent les 7 kilomètres qui séparent cette ville de Béthléem.

« Les différents groupes de pèlerins s'arrêtent sur la place de la Nativité et sont agréablement surpris d'entendre la fanfare de l'Orphelinat catholique qui leur souhaite la bienvenue en exécutant plusieurs brillants morceaux de son répertoire. Aussi, après avoir accompli leurs dévotions à la Crèche et à la grotte du lait, se sont-ils fait un plaisir de visiter notre établissement, Don Gatti, successeur du vénéré Don Belloni, et les Salésiens français de l'Orphelinat se mettent avec empressement à la disposition des pèlerins, les conduisent au divan, dans les classes, les ateliers et sur la terrasse d'où le regard embrasse toute la campagne de Béthléem jusqu'au rivage de la Mer Morte.

« Plusieurs étaient émerveillés d'entendre avec quelle aisance nos jeunes Arabes parlent le français et apprennent les différents métiers de menuisiers, forgerons, tailleurs, relieurs, cordonniers, qui leur sont enseignés dans l'Orphelinat.

« Ils le seraient bien davantage si nos ressources nous permettaient de recevoir un plus grand nombre d'enfants et d'accueillir toutes les demandes d'admission que l'on nous propose. Le nombre de nos orphelins est de presque 150, tandis que le chiffre des externes qui fréquentent nos classes d'arabe et de français est d'environ trois cents.



Un fils de Don Bosco

1850 — 1895

VIE DE MONSEIGNEUR LASAGNA

Missionnaire salésien, Évêque titulaire de Tripoli

CHAPITRE XXXVI.

À Rio de Janeiro — La croix pastorale — Pour les Patronages — À la « Cascadina » — Les enseignements de l'histoire — L'Oratoire San Rosa transformé en magasin et en hôpital militaire — À travers le Brésil — À la recherche d'un vaste champ de bataille — Ce qu'est en réalité l'évangélisation du Matto-Grosso — Le chemin du Paradis.

Mgr Lasagna avait à peine pu satisfaire les désirs de ses chers fils de l'Uruguay qu'il se dirigeait vers le Brésil où il était si anxieusement attendu.

Il arrivait le 9 juin à Rio de Janeiro, accompagné de son secrétaire et de quelques autres prêtres salésiens. Il n'était pas encore descendu du bateau *La Plata* qu'il se voyait entouré d'une véritable foule qui se disputait l'honneur de son premier salut et de sa première bénédiction. Il y avait là les enfants des Maisons de Nichteroy, de Loiena et de S. Paul avec leurs directeurs et leurs maîtres et plus de 300 Coopérateurs, et tous dans la hâte de recevoir le nouveau Prélat avaient affretté un des petits vapeurs qui font le service du port et ils s'étaient rendus à l'endroit où *La Plata* avait jeté l'ancre. Une musique instrumentale joua en ce moment un morceau composé pour la circonstance et dont l'effet fut vraiment merveilleux dans ce cadre féérique; puis le docteur Dos Reis, professeur à l'école polytechnique de Rio de Janeiro, prenant la parole au nom de tous, adressa à Mgr Lasagna un enthousiasme

siaste salut de bienvenue. A peine arrivé au Collège de San Rosa le cortège se dirigea vers la chapelle pour rendre grâces à Dieu de ce qu'il avait bien voulu rendre à ses fils leur père bien aimé, revêtu de la dignité épiscopale. Or profita de cette heureuse occasion pour célébrer solennellement la fête de St. Louis de Gonzague. Le panégyrique du Protecteur de la jeunesse chrétienne en fut fait par Monseigneur Raymond da Silva Brito, l'un des plus renommés, s'il n'est pas le plus fameux, des orateurs du Brésil.

Le dimanche suivant, 23 juin, fut le jour choisi par les Coopérateurs Salésiens, pour témoigner à Mgr Lasagna leurs profonds sentiments d'affection.

Ils se rendirent en grand nombre à l'Oratoire pour présenter au Prélat une précieuse croix pectorale avec chaîne d'or. Discours délicats, acclamations enthousiastes et prolongées, tout concourut à rehausser cette fête si cordiale, toute à l'honneur de nos généreux bienfaiteurs. Durant son séjour à Nichteroy, Mgr Lasagna fut invité à présider la Conférence de S. Vincent de Paul. Enfant de Don Bosco et ardent promoteur des Patronages, il ne pouvait laisser échapper une occasion aussi propice pour recommander aux membres zélés de cette assemblée cette institution vraiment providentielle qu'est le Patronage pour le salut de l'enfance abandonnée. Parmi les visites que le nouvel évêque fit à Rio de Janeiro, nous devons signaler celle à l'Internonce du Saint-Siège Mgr Gotti qui, quelques années plus tard, devait prendre rang dans le Sacré Collège et en être une des gloires, celle à Mgr Guidi, secrétaire du précédent et pour lequel l'évêque salésien nourrissait les sentiments d'une cordiale amitié. Ce fut en sa compagnie qu'il visita la *Cascadina*, grande fabrique de tissus, située à une heure de distance de Pétropolis et où travaillaient près de 4000 ouvriers dont 3000 sont italiens. Mgr Lasagna se sentit le cœur étreint à la vue de tant de compatriotes privés de tout secours religieux et surtout de tant de pauvres jeunes filles occupées au milieu de tant d'hommes aux mêmes travaux. Oh! s'écria-t-il, que n'ai-je des missionnaires et des Sœurs de Marie Auxiliatrice pour les installer ici et concourir au salut de tant d'âmes!

Il tint à saluer les bonnes religieuses de Sion, fondées par le P. Alphonse de Ratisbonne et qui habitent ici le palais de l'empereur Pedro II. C'est là un fait digne d'être noté. Ces religieuses françaises s'étaient présentées à l'empereur pour obtenir l'autorisation de s'établir dans le Brésil, et Pedro II ne voulant pas déplaire à la secte maçonnique avait d'abord repoussé leur demande. Peu de mois après, l'empereur était renversé de son trône, et le nouveau gouvernement républicain vendait à ces mêmes religieuses le palais, le parc et tout ce qui s'y trouve contigu. La salle du trône sert actuellement à ce Roi dont le royaume n'a pas de limites, dont le royaume n'aura pas de fin, dont le trône ne

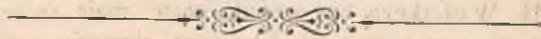
peut jamais être renversé, en un mot, elle sert au Dieu de nos tabernacles.

Ce fut à peu près vers ce même temps que le collège San Rosa eut à subir par suite des effets de la guerre civile, une transformation considérable.

La maison fut convertie en magasin militaire et en hôpital pour les malades et les blessés, et comme les lettres de cette triste époque nous l'apprennent, les Salésiens furent chargés de distribuer aux familles pauvres les vivres que le gouvernement envoyait, en même temps qu'ils firent fonction d'aumôniers à l'hôpital jusqu'à la fin de cette terrible guerre. Quand le calme fut rétabli, le colonel José de Cunha, commandant la brigade de Nichteroy exprima dans une lettre très délicate sa reconnaissance aux Salésiens pour leurs services sans prix rendus aux indigents et aux malades. Ce zèle de nos confrères brésiliens était un beau fruit de l'esprit d'abnégation et de dévouement que Mgr Lasagna avait su leur inspirer.

Ce dernier continua son voyage à travers le Brésil, s'arrêtant fort peu à Lorena, Guaratinguetá, Saint-Paul et Campinas. Non seulement la Compagnie des chemins de fer lui accorda le parcours gratuit mais elle mit à sa disposition un wagon spécial de première classe. Partant le 6 septembre de bon matin de Saint-Paul, il arrivait à 6h. $\frac{1}{2}$ du soir à Botucatu où il reçut le plus aimable accueil du curé D. Pasquale Ferrari, très zélé Coopérateur, qui depuis fort longtemps insistait pour obtenir que les fils de Don Bosco vissent fonder chez lui un Oratoire. Mgr Lasagna croyait, avant de visiter ces lieux, que ce serait précisément là le champ le plus convenable pour travailler à la conversion et à la civilisation des sauvages; mais après avoir tout pesé et bien réfléchi, il dut reconnaître qu'il n'en était pas ainsi et que *Botucatu* ne pouvait servir qu'à des exercices, de simples manœuvres ou plutôt à de faibles escarmouches. C'est qu'en effet il s'aperçut qu'il ne restait plus sur ces collines que quelques poignées de sauvages; partout s'étaient établies de nombreuses et prospères factoreries où l'on cultivait le café sur une vaste échelle, et les pauvres sauvages, au fur et à mesure que s'étendait la civilisation, s'étaient vus contraints de se réfugier dans les forêts encore inexplorées. L'évêque, pour toutes ces raisons, et bien qu'il fut affligé de ne pouvoir satisfaire les désirs du bon Pasteur de *Botucatu*, ne crut pas opportun d'accepter l'offre d'une maison qui était cependant très belle, spacieuse, parfaitement aménagée, admirablement située, et il lui fit comprendre que pour l'instant les Salésiens devaient consacrer toutes leurs forces à la régénération des Indiens dispersés dans les immenses forêts.

(A suivre).





Orphelinat catholique de Bethléem.

Madame Henri Waterkeyn née Zélie Meeussen.

Le 15 juin dernier s'endormait pieusement dans le Seigneur, à Anvers, Madame Henri Waterkeyn, née Zélie Meeussen.

Quelques jours avant sa mort, elle écrivait au Directeur de l'Orphelinat catholique de Bethléem: « C'est de mon lit que je vous envoie ces quelques mots par l'entremise de mon fils. J'ai reçu les derniers sacrements. Il me serait très doux d'avoir le secours de vos prières et de celles de vos chers orphelins, pour que le Sacré-Cœur m'accorde par Marie Immaculée ce qui est le plus propre à procurer sa gloire et le bien de ma chère famille. Que la très-sainte volonté de Dieu soit faite! »

Dès la réception de cette lettre de ferventes prières furent adressées à Dieu par nos orphelins, des messes furent célébrées selon les intentions de la vénérée malade. Le 16 juin un télégramme nous apprenait que Mme Waterkeyn avait rendu sa belle âme à Dieu: elle était allée recevoir la récompense d'une vie employée tout entière à faire le bien.

Les œuvres de bienfaisance dont elle faisait partie à Anvers ou qu'elle soutenait de ses libéralités, sont très nombreuses.

Mme H. Waterkeyn fut pendant plus de trente années une zélée bienfaitrice de notre établissement de Bethléem. En 1868, quand Don Belloni, le regretté fondateur de l'orphelinat catholique se rendit pour la première fois en Belgique afin d'organiser un comité de Dames zélatrices, Mme H. Waterkeyn fut élue secrétaire et remplit cette charge jusqu'à sa mort avec un dévouement dont Dieu connaît toute l'étendue. Depuis cette époque elle ne voulut céder à personne l'honneur d'offrir l'hospitalité à Don Belloni, toutes les fois que les besoins de ses œuvres l'appelaient à Anvers.

Les pauvres font en la personne de Mme H. Waterkeyn une grande perte, mais cette perte sera tout particulièrement ressentie par

notre Orphelinat de Bethléem dont elle fut si longtemps la providence.

Nous recommandons instamment son âme aux prières de nos chers Coopérateurs et de nos zélées Coopératrices.

COOPÉRATEURS DÉFUNTS

Du 15 juillet au 15 août 1904

France



- AMIENS: M. Jean-Baptiste Cauchetier, *Rosières.*
- AVIGNON: M^{me} Madeleine Germain, née Descar-réga, *Avignon.*
- BESANÇON: M^{lle} Joséphine Luguenol, *Vesoul.*
— M^{lle} Victorine Guillaume, *Maiche.*
- BELFORT: M. Alexis Travers, *Giromagny.*
- BLOIS: M^{me} Berthe Dubois, *Villefranche-sur-Cher.*
- BORDEAUX: M. le baron Robert de Chamborant de Périssat, *Arcachon.*
- CAMBRAI: M. Georges-Paulin Motte, *Roubaix.*
— M^{lle} Céline Agnès Mignot, *Lille.*
— M^{lle} Joséphine Trannin, *Lille.*
— M^{me} V^e Heyckman, née Hennion, *Lille.*
— M^{me} veuve Virginie Longhaye, née Van de Weghe, *Lille.*
- GRENOBLE: M^{me} Oçana, *Grenoble.*
— M. Désiré Nallet, *Chriens.*
- LYON: M^{lle} Etiennette Escot, *Charly.*
— M. Elisée-Benoît Duvivier, *Lyon.*
- MARSEILLE: M^{me} veuve Thivollier, *Marseille.*
- PARIS: M. Chatelin, *Paris.*
- QUIMPER: M^{me} Mathilde Creac'hadic, *Quimper.*
- SAINT-BRIEUC: M^{me} Bazin de Jessey, *Dinan.*
- TULLE: M^{me} Sœur Anna Mallevialle, Ursuline, *Argentat.*



Autres pays

- BELGIQUE: M. le chevalier Fernand de Laminne, *Bas-Oha.*
— M^{me} Feyen-Truyens, *Exel.*
- CANADA: M^{me} Bonneau, née Hélène Bérubé, *Saint-David de Lauberivière.*
- ITALIE: Le Révérend Chanoine Don A. Cavan, *Modène.*
— Le comte Michel Tyszkiewics, *Rome.*



Pater, Ave, Requiem.

Avec permission de l'Autorité Ecclésiastique.
Gérant: JOSEPH GAMBINO — Turin, Imp. Salésienne.
(B. S.)